

MONTE-CRISTO
(PREMIÈRE PARTIE)
(1848)

ALEXANDRE DUMAS
en société avec M. Auguste Maquet

Monte-Cristo
Première partie

drame en cinq actes, en douze tableaux

Théâtre-Historique. – 3 février 1848.

LE JOYEUX ROGER
2014

ISBN : 978-2-923981-96-3

Éditions Le Joyeux Roger
Montréal

lejoyeuxroger@gmail.com

ACTE PREMIER

PREMIER TABLEAU

Le pont du Pharaon. – En perspective, le port de Marseille.

Scène première

Edmond Dantès, Pénélon, Gringole, matelots,
puis le chef de la Santé, douaniers et Morel.

EDMOND

Chacun à son poste pour le mouillage !... C'est bien... La place me paraît bonne !

PÉNÉLON

Dites donc, monsieur Dantès, sans vous commander...

EDMOND

Qu'y a-t-il, mon bon Pénélon ?

PÉNÉLON

Regardez donc qui nous arrive là-bas, dans un canot.

EDMOND

Ah ! ah ! c'est M. Morel, notre armateur.

PÉNÉLON

Il ne perd pas de temps, le bourgeois !... Il vient avec la Santé.

EDMOND

Dame, tu comprends, la chose en mérite la peine... Je suis sûr qu'il ne donnerait pas son bénéfice sur ce voyage-ci pour cinquante mille francs !

PÉNÉLON

Cinquante mille francs ?... Peste ! c'est un joli denier !

GRINGOLE

Je parie bien que mon bénéfice, à moi, sur ce voyage-ci, n'ira pas là... N'est-ce pas, maître Pénélon ?

PÉNÉLON

Tais-toi, Gringole.

EDMOND, commandant

Range à carguer les voiles de hune, le foc et la brigantine !...
Faites penaud... Que veux-tu, Gringole ?

GRINGOLE

Lieutenant, la Santé !

LE CHEF DE LA SANTÉ

Holà ! du navire, d'où venez-vous ?

EDMOND

De Smyrne, Syra, Naples et l'île d'Elbe.

LE CHEF

Où avez-vous fait la quarantaine ?

EDMOND

À Syra.

LE CHEF

Voyons vos papiers.

EDMOND

Les voici. (Il met les papiers au bout d'un pince de fer.) Bonjour, monsieur Morel ! Après la visite, n'est-ce pas ?

MOREL

Oui, oui ; bonjour, mon bon ami.

LE CHEF

C'est bien, tout est en règle. Vous pouvez monter, messieurs de la douane.

MOREL

Et moi ?

LE CHEF

Vous aussi, monsieur Morel, et le premier même. À tout seigneur, tout honneur !

MOREL, entrant

Bonjour, Edmond ; bonjour, mes amis... Où est M. Leclère ?... Mais qu'y a-t-il donc ? Le bâtiment a un air de tristesse qui m'inquiète.

EDMOND

Ah ! c'est qu'il est arrivé un grand malheur, monsieur Morel !

MOREL

Un grand malheur !... Vous m'effrayez ! Qu'y a-t-il donc ?

EDMOND

À la hauteur de Civita-Vecchia, nous avons perdu le capitaine

Leclère.

MOREL

Notre pauvre capitaine !... Et comment ce malheur lui est-il arrivé, Edmond ? Serait-il tombé à la mer ?

EDMOND

Non, monsieur ; après trois jours d'horribles souffrances, une fièvre cérébrale l'a emporté.

MOREL

Et comment donc ce malheur lui est-il arrivé ?

EDMOND

Mon Dieu, monsieur, de la façon la plus imprévue. Après une longue conversation avec le commandant du port, le capitaine Leclère quitta Naples fort agité... Au bout de vingt-quatre heures, la fièvre le prit ; trois jours après, il était mort...

MOREL

En vérité, c'est étrange !

EDMOND

Ce malheur nous a consternés... La mort est terrible partout, mais plus encore, je crois, lorsqu'on est perdu dans l'immensité, et ballotté entre le ciel et l'eau !...

MOREL

Vous lui avez fait les funérailles ordinaires ?

EDMOND

Oui, monsieur Morel ; et il repose doucement, enveloppé dans son hamac, à la hauteur de l'île de Giglio, avec un boulet de trente-six aux pieds et un à la tête... Nous rapportons à sa veuve sa croix et son épée... C'était bien la peine de faire dix ans la guerre aux Anglais et trois fois le tour du monde pour en arriver à mourir dans son lit !

MOREL

Que voulez-vous, mon cher Edmond ! c'est triste, je le sais bien... Mais, enfin, nous sommes tous mortels, et il faut bien que les anciens fassent place aux nouveaux ; sans cela, il n'y aurait pas d'avancement. Maintenant, Edmond, le chargement, voyons !

EDMOND

Tenez, voici justement M. Danglars, votre comptable, qui sort de la cabine, et qui vous donnera là-dessus tous les renseignements que vous pouvez désirer... Quant à moi, monsieur Morel, avec votre permission, il faut que je veille au mouillage, et que je mette le navire en deuil...

MOREL

Allez, mon ami, allez !...

(Edmond s'éloigne.)

Scène II

Morel, puis Danglars.

MOREL, à part, regardant Edmond

Voilà un digne et honnête garçon ; aussi, si celui-là ne prospère pas, il n'y a pas de justice au ciel !

DANGLARS

Eh bien, monsieur Morel, vous savez déjà le malheur ?

MOREL

Hélas ! oui, monsieur Danglars, le capitaine Leclère est mort !...

DANGLARS

Malheur irréparable, monsieur, c'est le mot ; car où retrouvez-vous son pareil ?... Un marin vieilli comme lui entre le ciel et l'eau, ainsi qu'il convient à un homme chargé des intérêts d'une maison aussi importante que la vôtre !

MOREL

Je crois, Danglars, que vous exagérez, non pas la perte que nous avons faite, mais la difficulté que nous aurons à la réparer. Il n'est pas besoin d'être aussi vieux marin que vous le dites pour connaître son métier, et voilà Dantès qui fait le sien en homme qui n'a besoin de demander conseil à personne.

DANGLARS, avec humeur

Oui, oui, c'est jeune ; ce qui fait que cela ne doute de rien... Aussi, à peine le capitaine Leclère a-t-il été mort, qu'il a pris le commandement du *Pharaon*, et qu'il nous a fait perdre un jour et

demi à l'île d'Elbe, au lieu de revenir directement à Marseille.

MOREL

Quant à prendre le commandement du navire, c'était son devoir comme second, et il a eu raison sur ce point. Mais, quant à perdre un jour et demi à l'île d'Elbe, il a eu tort, à moins que le bâtiment n'eût besoin de réparations...

DANGLARS

Le navire se portait comme je me porte, et comme je désire que vous vous portiez, monsieur Morel... Et cette journée et demie a été perdue par pur caprice, pour le plaisir d'aller à terre !

MOREL

Vous êtes sûr ?...

DANGLARS

Pardieu !

MOREL, se retournant

Dantès ! Venez donc, je vous prie...

EDMOND

Pardon, monsieur Morel, je suis à vous dans un moment. (Ordonnant.) Abaissez la flamme à mi-mât... Mettez le pavillon en berne... Croisez les vergues !...

DANGLARS

Vous voyez, il se croit déjà capitaine, ma parole d'honneur !

MOREL

Il l'est de fait.

DANGLARS

Oui, sauf votre signature, monsieur Morel.

MOREL

Dame, pourquoi ne le laisserais-je pas à ce poste ?... Il est jeune, je le sais bien ; mais, malgré sa jeunesse, il me paraît fort expérimenté dans son état.

DANGLARS

Vous trouvez ?...

Scène III
Les mêmes, Edmond.

EDMOND

Là ! maintenant que le navire est mouillé, me voici tout à vous... Vous m'avez appelé, je crois ?

MOREL

Oui, mon ami ; je voulais vous demander pourquoi vous vous êtes arrêté à l'île d'Elbe.

EDMOND

Je l'ignore moi-même, monsieur...

MOREL

Comment, vous l'ignorez ?...

EDMOND

Oui ; c'était pour accomplir une dernière recommandation du capitaine Leclère, qui, en mourant, m'avait remis un paquet pour le grand maréchal.

MOREL

L'avez-vous donc vu, Edmond ?

EDMOND

Qui ?

MOREL

Le grand maréchal.

EDMOND

Oui.

MOREL

Chut ! Et comment va l'empereur ?

EDMOND

Bien, monsieur, autant que j'ai pu en juger par mes yeux.

MOREL

Vous avez donc vu l'empereur aussi ?

EDMOND

Il est entré chez le maréchal pendant que j'y étais.

MOREL

Et vous lui avez parlé, Dantès ?

EDMOND

C'est-à-dire que c'est lui qui m'a parlé, monsieur.

MOREL

Que vous a-t-il dit ?

EDMOND

Il m'a fait des questions sur le bâtiment, sur l'époque de son départ pour Marseille, sur la route qu'il avait suivie et la cargaison qu'il portait... Je crois que, s'il eût été vide, et que j'eusse été le maître de ce navire, son intention était de l'acheter... Mais je lui ai dit que je n'étais que le simple second, et que le bâtiment était aux MM. Morel, de Marseille. « Ah ! ah ! les Morel, a-t-il dit, je connais cela : ils sont armateurs de père en fils, et il y avait un Morel qui servait dans le même régiment que moi, tandis que j'étais en garnison à Valence. »

MOREL

C'est pardieu vrai, Dantès !... Ce Morel-là, c'était mon oncle Policar, qui est devenu capitaine... Edmond, vous direz à mon oncle que l'empereur s'est souvenu de lui, et vous le verrez pleurer, le vieux grognard... Allons, allons, vous avez bien fait de suivre les intentions du capitaine Leclère. Mais, si l'on savait que vous avez parlé à l'empereur, cela pourrait vous compromettre !

EDMOND

En quoi voulez-vous que cela me compromette, monsieur ? Je ne sais pas même ce que je portais, et l'empereur ne m'a fait que les questions qu'il eût faites au premier venu... Mais, pardon, voici la douane qui met tout sens dessus dessous, selon son habitude... Vous permettez, n'est-ce pas ?

MOREL

Allez ! allez !...

EDMOND

Attendez, messieurs ! attendez !...

Scène IV

Morel, Danglars.

DANGLARS, s'approchant

Eh bien, monsieur Morel, il vous a donné de bonnes raisons de son mouillage à Porto-Ferraio, à ce qu'il paraît ?

MOREL

D'excellentes, mon cher monsieur Danglars.

DANGLARS

Ah ! tant mieux ! C'est toujours pénible d'avoir un camarade qui ne fait pas son devoir !

MOREL

Dantès a fait le sien, Danglars, et c'était le capitaine Leclère qui lui avait ordonné cette relâche...

DANGLARS

À propos du capitaine Leclère, ne vous a-t-il pas remis une lettre de lui ?

MOREL

Qui ?... Dantès ?...

DANGLARS

Oui.

MOREL

À moi ?... Non... En avait-il donc une ?...

DANGLARS

Je croyais qu'en mourant, outre le paquet, le capitaine lui avait confié une lettre ; et je pensais, moi, que cette lettre était pour vous.

MOREL

Outre quel paquet ?...

DANGLARS

Celui que Dantès a déposé à Porto-Ferraio...

MOREL

Comment savez-vous qu'il avait un paquet à déposer à Porto-Ferraio ?

DANGLARS

Je passais devant la porte du capitaine, qui était outr'ouverte, et je l'ai vu remettre un paquet et une lettre à Dantès.

MOREL

Il ne m'en a point parlé ; mais, s'il a cette lettre, il me la remettra.

DANGLARS

Alors, monsieur Morel, ne parlez point de ce que je viens de vous dire à Edmond. Je me serai trompé...

Scène V

Morel, Edmond, puis Pénélon.

MOREL

Eh bien, mon cher Dantès, êtes-vous libre ?

EDMOND

Oui, monsieur.

MOREL

La chose n'a pas été longue !

EDMOND

Non, j'ai remis aux douaniers la liste de nos marchandises, et ils sont en train de faire la visite.

MOREL

Alors, vous n'avez plus rien à faire ici ?

EDMOND

Non, monsieur, tout est en ordre.

MOREL

Vous pourrez donc venir dîner avec nous ?

EDMOND

Excusez-moi, monsieur Morel, de refuser le grand honneur que vous me faites ; mais ma première visite, vous le comprenez, doit être pour mon père.

MOREL

C'est juste, Dantès, c'est juste... Je sais que vous êtes bon fils.

EDMOND

Et il se porte bien, que vous sachiez ?...

MOREL

Votre père ?... Je crois que oui, mon cher Edmond, quoique je ne l'aie pas aperçu...

EDMOND

Oui, il se tient enfermé dans sa petite chambre des allées de Meilhan, n'est-ce pas ?

MOREL

Cela prouve, au moins, qu'il n'a manqué de rien en votre absence.

EDMOND

Mon père est fier, monsieur, et il eût manqué de tout, je doute qu'il eût demandé quelque chose à qui que ce soit en ce monde, excepté à Dieu !

MOREL

Eh bien, après cette visite, nous comptons sur vous ?

EDMOND

En vérité, monsieur Morel, je suis honteux de répondre ainsi à tant de politesses ; mais, après cette première visite, il en est une seconde qui ne me tient pas moins au cœur...

MOREL

Ah ! c'est vrai, Dantès ! j'oubliais qu'il y a aux Catalans quelqu'un qui doit vous attendre avec non moins d'impatience que votre père !... C'est la belle Mercédès... Ah ! ah ! cela ne m'étonne plus, Edmond, qu'elle soit venue trois fois me demander des nouvelles du *Pharaon*.

EDMOND

Elle est venue, monsieur ?...

MOREL

En personne... Peste ! Edmond, vous n'êtes pas à plaindre, et vous avez là une jolie maîtresse !

EDMOND

Ce n'est point ma maîtresse, monsieur : c'est ma fiancée...

MOREL

Quelquefois, c'est tout un.

EDMOND

Pas pour nous !...

MOREL

Allons, allons, mon cher Edmond, que je ne vous retienne pas... Vous avez assez bien fait mes affaires pour que je vous donne tout loisir de faire les vôtres... Avez-vous besoin d'argent ?

EDMOND

Non, monsieur ; j'ai tous mes appointements de voyage, c'est-à-dire trois ou quatre mois de solde.

MOREL

Vous êtes un garçon rangé, Edmond.

EDMOND

Ajoutez que j'ai un père pauvre, monsieur, et que ma fiancée n'est pas riche...

MOREL

Allez donc voir votre père et votre fiancée, Edmond ; allez...

EDMOND

Alors, vous permettez ?...

MOREL

Oui, si vous n'avez plus rien à me dire.

EDMOND

Non, monsieur... Pénélon, le canot !

MOREL

Dites-moi, Edmond, le capitaine Leclère, en mourant, ne vous a pas laissé une lettre pour moi ?

EDMOND

Il lui a été impossible d'écrire, monsieur... Mais cela me rappelle que j'aurai un congé de huit jours à vous demander.

MOREL

Pour vous marier, Edmond ?

EDMOND

Oui, monsieur, d'abord ; puis pour aller à Paris...

MOREL

Bon ! vous aurez le temps que vous voudrez... Il nous faudra bien six semaines pour décharger et recharger le bâtiment, et

nous ne nous remettrons pas en mer avant deux mois... Seulement, dans deux mois, il faudra que vous soyez là, Dantès... *Le Pharaon* ne pourrait pas, vous le comprenez bien, se mettre en route sans son capitaine !

EDMOND

Sans son capitaine ?... Faites attention à ce que vous dites là, monsieur !... car vous venez de répondre aux plus secrètes espérances de mon cœur... Votre intention serait-elle de me nommer capitaine du *Pharaon*, monsieur ?

MOREL

Si j'étais seul, mon cher Dantès, je vous tendrais la main, et je vous dirais : « Touchez là !... » mais j'ai, pour trois ou quatre ans encore, un associé, et vous connaissez le proverbe italien : « Qui a compagnon a maître !... » Mais la moitié de la besogne est faite, puisque, sur deux voix, vous en avez déjà une... Rapportez-vous-en à moi pour avoir l'autre, et je ferai de mon mieux !

EDMOND

Ah ! monsieur, je vous remercie au nom de mon père et de Mercédès !... Moi, capitaine ! mon Dieu, monsieur Morel, vous venez de me dire là une parole sur laquelle je ne comptais que dans quatre ou cinq ans !

MOREL

C'est bien, c'est bien, Edmond... Il y a au ciel un Dieu pour les braves gens !... Allez voir votre père, allez voir Mercédès, et revenez me voir après !

PÉNÉLON

Le canot, il est paré, monsieur Edmond !

EDMOND

Bien, mon ami... (À Morel.) Vous ne voulez pas que je vous ramène à terre ?

MOREL

Non, merci ; je reste pour régler mes comptes avec Danglars... Avez-vous été content de lui pendant le voyage ?

EDMOND

C'est selon le sens que vous attachez à cette question, monsieur... Si c'est comme bon camarade que vous me demandez si je suis content de lui... non ! car je crois qu'il me garde rancune, depuis le jour où, à la suite d'une petite querelle, j'ai eu la sottise de lui proposer de faire ensemble une halte de dix minutes à l'île de Monte-Cristo... Si c'est comme comptable que vous voulez dire... je crois qu'il n'y a rien à lui reprocher, et que vous serez content de la façon dont la besogne est faite.

MOREL

Mais, voyons, Dantès, soyez franc... Si vous étiez capitaine du *Pharaon*, garderiez-vous Danglars avec plaisir ?

EDMOND

Capitaine ou second, monsieur Morel, j'aurai toujours les plus grands égards pour ceux qui possèdent la confiance de mes armateurs.

MOREL

En vérité, Dantès, vous êtes en tout point un brave garçon... Mais que je ne vous retienne plus... Je vois que vous êtes sur des charbons ardents !

EDMOND

J'ai donc mon congé ?

MOREL

Allez, je vous dis...

EDMOND

Alors, au revoir, monsieur Morel, et mille fois merci !

MOREL

Au revoir, mon cher Edmond... Bonne chance ! (À Danglars.)
Et maintenant, monsieur Danglars, à nous deux. Voyons...

DEUXIÈME TABLEAU

*Chez Dantès père. – Une petite chambre mansardée ;
fenêtre gardée de plantes grimpantes.*

Scène première

Dantès, la Carconte.

LA CARCONTE

Ainsi donc, père Dantès, vous dites qu'il n'est pas chez vous, mon ivrogne de Caderousse ?

DANTÈS

Non, voisine ; je ne l'ai même pas vu de la journée.

LA CARCONTE

Allons, il sera encore allé au cabaret.

DANTÈS

Voyons, un peu d'indulgence pour ce pauvre Caderousse, voisine !

LA CARCONTE

Ah ! c'est qu'il ne fait plus que cela, voyez-vous... Un homme qui avait un si bon état !

DANTÈS

Eh bien, mais il l'a toujours.

LA CARCONTE

Oui ; mais peu à peu il perd toutes ses pratiques, et puis on ne veut plus lui faire crédit nulle part.

DANTÈS

Bah ! voisine, vous avez du bien à Arles, et, quand vous voudrez quitter Marseille...

LA CARCONTE

Ah ! voilà justement ce que je crains !

DANTÈS

Comment cela ?

LA CARCONTE

Parce que ça sera ma mort, voyez-vous... Si je retourne à Arles, je suis perdue !

DANTÈS

Ah ! oui, ces maudites fièvres...

LA CARCONTE

J'ai pensé en mourir, vous savez bien.

DANTÈS

Pauvre femme !... Mais vous allez mieux, n'est-ce pas ?

LA CARCONTE

Ah ! je suis guérie !... et pourvu que je ne reprenne pas le même air...

DANTÈS

Vous permettez, voisine ?

(Il monte sur une chaise pour attacher les capucines à la fenêtre.)

LA CARCONTE

Prenez-y garde ! vous êtes au cinquième ici, il n'y a pas à plaisanter...

DANTÈS

Oh ! soyez tranquille !

LA CARCONTE

J'entends des pas... C'est peut-être lui !...

DANTÈS

Vous voyez bien qu'il ne faut pas, comme cela, penser mal de son prochain !

LA CARCONTE

Ce n'est pas lui... (Apercevant Edmond.) Tiens ! tiens !... Oh !... mais...

DANTÈS

Quoi ?

Scène II

Les mêmes, Edmond.

EDMOND, bas, à la Carconte

Silence !...

LA CARCONTE

Oui ; et même... (Elle fait signe qu'elle doit s'en aller.) N'est-ce pas ?

EDMOND

Merci !

LA CARCONTE

Il va être bien heureux, le père Dantès !

Scène III

Dantès, Edmond.

DANTÈS, le dos tourné

Vous dites donc, voisine, que ce n'est pas encore lui... Qui est-ce donc alors, hein ?

EDMOND

C'est moi, mon père !...

DANTÈS

Ah ! mon Dieu !... mon Dieu !...

EDMOND

Qu'as-tu donc, mon père ?... serais-tu malade ?

DANTÈS

Non, mon cher Edmond ! non, mon enfant !... Mais... je ne t'attendais pas... et la joie... le saisissement... de te revoir ici à l'improviste ! Oh ! mon Dieu ! il me semble que je vais mourir...

EDMOND

Eh bien, remets-toi, père... C'est moi ! c'est bien moi !... On dit toujours que la joie ne fait pas de mal, et voilà pourquoi je suis entré ici sans précaution... Voyons, souris-moi, au lieu de me regarder comme tu le fais, avec des yeux effarés !... Je reviens, nous allons être heureux !

DANTÈS

Ah ! tant mieux, garçon !... Mais comment allons-nous être heureux ? Tu ne me quittes donc plus ?

EDMOND

Le pauvre capitaine Leclère est mort, et il est probable que je vais avoir sa place... Comprenez-vous ?... capitaine avec cent louis d'appointements, et une part dans les bénéfices !... N'est-ce pas plus que ne pouvait l'espérer un pauvre matelot comme moi ?

DANTÈS

Oui, mon fils, oui, en effet, c'est bien heureux.

EDMOND

Aussi, je veux, du premier argent que je toucherai, que vous ayez une petite maison, avec un jardin pour planter vos clématites, vos capucines et vos chèvrefeuilles... Mais qu'as-tu donc, père ? On dirait que tu te trouves mal !

DANTÈS

Patience, Edmond ; ce ne sera rien !

EDMOND

Voyons, voyons, mon père... Un verre de vin... cela vous ranimera... Où mettez-vous votre vin ?

DANTÈS

Non, merci... Ne cherche pas.

EDMOND

Si fait, mon père ; indiquez-moi l'endroit.

DANTÈS

Inutile... Il n'y a plus de vin.

EDMOND

Comment ! il n'y a plus de vin ?... Auriez-vous manqué d'argent, mon père ?

DANTÈS

Je n'ai manqué de rien, puisque te voilà, mon enfant !

EDMOND

Comment ! est-ce que M. Morel ne vous a pas fait remettre deux cents francs, le jour de mon départ, il y a trois mois ?

DANTÈS

Oui, c'est vrai ; mais tu avais oublié une petite dette chez le voisin Caderousse ; il me l'a rappelée, en me disant que, si je ne le payais pas pour toi, il irait se faire payer chez M. Morel. Alors, de peur que cela ne te fit du tort...

EDMOND

Eh bien ?...

DANTÈS

J'ai payé, moi !...

EDMOND

Mais c'était cent quarante francs que je devais au voisin Cade-rousse !

DANTÈS

Oui...

EDMOND

Et vous les avez donnés, sur les deux cents francs que je vous avais laissés ?

DANTÈS

Oui...

EDMOND

De sorte que, pendant trois mois, vous avez vécu avec soixante francs !...

DANTÈS

Tu sais combien il me faut peu de chose...

EDMOND

Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! pardonnez-moi !

DANTÈS

Qu'as-tu donc ?

EDMOND

Ah ! mon père, mon pauvre père, vous m'avez brisé le cœur !...

DANTÈS, souriant

Bah ! te voilà... Maintenant, tout est oublié, car tout est bien.

EDMOND

Oui, me voilà avec un bel avenir et un peu d'argent... Tenez, prenez, prenez... (Il verse son argent sur la table.) Et envoyez tout de suite chercher quelque chose.

DANTÈS

À qui cela ?

EDMOND

Mais à toi... à moi... mon père !... Prends, prends !... achète des provisions... Sois heureux, pauvre père... Demain, il y en aura d'autres !

DANTÈS

Doucement, doucement... Avec ta permission, j'userai modérément de ta bourse... On croirait, si l'on me voyait acheter trop de choses à la foi, que j'ai été obligé d'attendre ton retour pour les acheter.

EDMOND

Fais comme tu voudras, père ; mais, avant toute chose, prends quelqu'un pour te servir. J'ai là-bas, à fond de cale, d'excellent café et du tabac de contrebande pour toi, tu l'auras dès demain... Ça vient de Smyrne. Mais chut ! voici quelqu'un...

DANTÈS

Ah ! c'est Caderousse qui aura appris ton arrivée, et qui veut te faire son compliment de bon retour.

EDMOND

Bon ! encore des lèvres qui disent une chose, tandis que le cœur en pense une autre... Mais, n'importe, c'est un voisin qui nous a rendu service autrefois, qu'il soit le bienvenu !

Scène IV

Les mêmes, Caderousse.

CADEROUSSE

Eh ! te voilà donc de retour, le petit ?

EDMOND

Comme vous voyez, voisin Caderousse, et prêt à vous être agréable en quelque chose que ce soit.

CADEROUSSE

Merci, merci... Je n'ai besoin de rien... et ce sont même les autres qui ont quelquefois besoin de moi... Je ne dis pas cela pour toi, garçon... Je t'ai prêté de l'argent, tu me l'as rendu... cela se fait entre voisins... et nous sommes quittes.

EDMOND

On n'est jamais quitte envers ceux qui vous ont obligé ; car, lorsqu'on ne leur doit plus d'argent, on leur doit encore de la reconnaissance.

CADEROUSSE

À quoi bon parler de cela ?... Ce qui est passé est passé... Parlons de ton heureux retour, garçon... J'étais donc allé sur le port pour rassortir du drap marron, quand je rencontre l'ami Danglars. « Toi à Marseille ? lui demandai-je. — Eh ! oui tout de même, me répondit-il. — Je te croyais à Smyrne ? — J'y pourrais être, car j'en reviens. — Et Edmond ?... » Je pensais à toi tout de suite... « Où est-il donc, le petit ? — Mais chez son père, sans doute... » Et je suis venu tout droit, pour avoir le plaisir de serrer la main à un ami !

DANTÈS

Ce bon Caderousse ! il nous aime tant !...

CADEROUSSE

Certainement que je vous aime, et que je vous estime encore... attendu que les honnêtes gens sont rares... Mais il paraît que tu reviens riche !...

EDMOND

Ah ! cet argent n'est point à moi, voisin, il est à mon père... Je lui manifestais la crainte qu'il n'eût manqué de quelque chose en mon absence... et, pour me rassurer, il a tiré sa bourse... Allons, père, remettez votre argent dans la tirelire... à moins toutefois que le voisin Caderousse n'en ait besoin... auquel cas, il est bien à son service !

CADEROUSSE

Non pas, garçon, je n'ai besoin de rien, et, Dieu merci ! l'état nourrit son homme... Garde ton argent, garde, on n'en a jamais de trop !

EDMOND

C'était de bon cœur...

CADEROUSSE

Je n'en doute pas... Eh bien, te voilà donc au mieux avec M. Morel, câlin que tu es !

EDMOND

M. Morel a toujours eu beaucoup de bonté pour moi.

CADEROUSSE

En ce cas, tu as eu tort de refuser son dîner.

DANTÈS

Comment, refuser son dîner ?... Il t'avait donc invité à dîner ?

EDMOND

Oui, mon père.

DANTÈS

Et pourquoi donc as-tu refusé, garçon ?

EDMOND

Pour revenir plus tôt près de vous... J'avais hâte de vous voir.

CADEROUSSE

Je sais quelqu'un, là-bas, derrière le fort Saint-Nicolas, qui n'en sera pas fâché, que tu sois capitaine.

DANTÈS

Mercédès, n'est-ce pas ?

EDMOND

Oui, mon père... Et, avec votre permission, maintenant que je vous ai vu, mon père, maintenant que je sais que vous vous portez bien, je vous demanderai la permission de faire une visite aux Catalans.

DANTÈS

Va, mon enfant, va ! et que Dieu te bénisse dans ta femme, comme il m'a béni dans mon fils !

CADEROUSSE

N'importe, n'importe ! tu as bien fait de te dépêcher !

EDMOND

Pourquoi cela ?

CADEROUSSE

Parce que la Mercédès est une belle fille, et que les belles filles ne manquent pas d'amoureux... celle-là surtout. Ils la suivent par douzaines ; mais tu vas être capitaine, toi, et l'on te donnera la préférence !

EDMOND

Ce qui veut dire que, si je ne l'étais pas...

CADEROUSSE

Eh ! eh !

EDMOND

Allons, allons, voisin, j'ai meilleure opinion que vous des femmes en général... et de Mercédès en particulier... et je suis convaincu que, capitaine ou non, elle me restera fidèle.

CADEROUSSE

Tant mieux ! tant mieux !... Quand on va se marier, c'est toujours une bonne chose que d'avoir la foi... Mais, n'importe, crois-moi, le petit... ne perds pas de temps à lui annoncer ton arrivée.

EDMOND

J'y vais.

DANTÈS

Et moi, je t'accompagne jusqu'à la Cannebière... Je ne veux te quitter que le plus tard possible.

CADEROUSSE

Il faut que je vous demande la permission de rester un instant ici, père Dantès... Cette diable de Carconte, ennuyée sans doute de ce que je ne rentrais pas, est sortie à son tour, et... elle a emporté la clef... De sorte que je suis à la porte...

DANTÈS

Restez, voisin, restez. Vous savez que vous êtes chez vous.

CADEROUSSE

Merci.

EDMOND

Venez, mon père.

CADEROUSSE

Bien des choses de ma part à Mercédès, le petit !

EDMOND

Je les ajouterai à celles que j'ai à lui dire.

DANTÈS

En sortant, vous tirerez la porte.

CADEROUSSE

Soyez tranquille.

Scène V
Caderousse, seul.

Je suis sûr d'une chose, moi : c'est que cet argent, il était rapporté par le petit, et que le vieux vantard n'avait pas un traître sou à la maison... D'ailleurs, nous allons bien voir... Ah ! les voilà qui sortent ; ils suivent les allées de Meilhan... Très-bien !... Pour des gens qui remuent l'or à la pelle, voilà une armoire drôlement garnie... Et celle-là donc !... Ah ! si fait ! il y a une bouteille, mais elle est vide... Chez moi, il n'y a pas de bouteilles vides tant qu'il y a une bourse pleine... et je juge les autres d'après moi... Un morceau de pain !... Je ne me trompais pas : le vieillard était parfaitement à sec, et l'argent a été rapporté par le petit... Quand on pense que ça fait les fiers !...

DANGLARS, du dehors

Caderousse ! Caderousse !...

CADEROUSSE

Eh ! c'est Danglars... à qui j'avais donné rendez-vous chez moi, et qui trouve visage de bois... Hé ! Danglars ! monte, monte !... il n'y a personne... Par ici !...

Scène VI
Caderousse, Danglars.

DANGLARS

Où sont-ils donc ?

CADEROUSSE

Ils sont sortis ; c'est moi le maître de la maison !

DANGLARS

Eh bien, l'as-tu vu ?

CADEROUSSE

Je le quitte.

DANGLARS

Et t'a-t-il parlé de son espérance d'être capitaine ?

CADEROUSSE

Il en parle comme s'il l'était déjà.

DANGLARS

Patience, patience ! il se presse un peu trop !

CADEROUSSE

Il paraît que la chose lui est promise par M. Morel.

DANGLARS

De sorte qu'il est bien joyeux ?

CADEROUSSE

C'est-à-dire qu'il est insolent... Il m'a déjà fait ses offres de service, comme s'il était un grand personnage !

DANGLARS

Il est toujours amoureux de la belle Catalane ?

CADEROUSSE

Amoureux fou !... Il y est allé !... Mais, ou je me trompe fort, ou il aura du désagrément de ce côté-là.

DANGLARS

Explique-toi.

CADEROUSSE

À quoi bon ?

DANGLARS

C'est plus important que tu ne crois... Tu n'aimes pas Edmond ?

CADEROUSSE

Je n'aime pas les arrogants.

DANGLARS

Eh bien, dis-moi ce que tu sais relativement à la Catalane ?

CADEROUSSE

Eh bien, je sais que, toutes les fois que Mercédès vient en ville, elle y vient en compagnie d'un grand gaillard de Catalan, à l'œil noir, à la peau rouge... très-brun, très-ardent... et qu'elle appelle mon cousin.

DANGLARS

Ah ! vraiment !... Et crois-tu que le cousin lui fasse la cour ?

CADEROUSSE

Je le suppose... Que diable peut faire un grand garçon de vingt ans à une belle fille de dix-sept ans ?

DANGLARS

Et tu dis que Dantès est allé aux Catalans ?

CADEROUSSE

Il est parti devant moi.

DANGLARS

Si nous allions du même côté ?... Nous nous arrêterions à la Réserve, et, tout en buvant un verre de vin de Lamalgue, nous aurions des nouvelles.

CADEROUSSE

Qui nous en donnera ?

DANGLARS

Nous serons sur la route, et nous verrons bien sur son visage ce qui s'y sera passé.

CADEROUSSE

Allons !... Mais c'est toi qui payes ?

DANGLARS

Certainement !... Viens-tu ?

CADEROUSSE

Me voilà !

Scène VII

Les mêmes, un inconnu.

L'INCONNU

Pardon, messieurs...

CADEROUSSE

Qu'est-ce que cela ?

DANGLARS

Que demandez-vous ?

L'INCONNU

N'est-ce pas ici que demeure le capitaine du *Pharaon* ?

DANGLARS

Le second, c'est-à-dire !

L'INCONNU

Capitaine ou second, soit !... celui qui a été chargé de la conduite du navire pendant la traversée ?

DANGLARS

Oui, monsieur, c'est ici qu'il demeure.

CADEROUSSE

Ou plutôt son père.

L'INCONNU

N'importe !... Et il n'est pas chez lui ?

CADEROUSSE

Il vient de sortir.

DANGLARS

Est-ce pour quelque chose en quoi on puisse le remplacer ?

L'INCONNU

Je voulais lui demander un renseignement, voilà tout.

DANGLARS

Sur quoi ?

L'INCONNU

Sur la route que le bâtiment a suivie.

DANGLARS

Je puis vous le donner, moi.

L'INCONNU

Vous ?

DANGLARS

Oui, je suis comptable à bord du *Pharaon*... Quel est ce renseignement ?

L'INCONNU

Ah ! bien simple !... Je désirais savoir si, dans sa course, le bâtiment avait relâché à Porto-Ferraio.

DANGLARS

Oui, monsieur.

L'INCONNU

Merci !

DANGLARS

Eh bien ?

L'INCONNU

Quoi ?

DANGLARS

Voilà tout ce que vous voulez savoir ?

L'INCONNU

Oui.

DANGLARS

Cependant, si vous désiriez... ?

L'INCONNU

Je ne désire rien... Adieu, messieurs.

(Il sort.)

CADEROUSSE

En voilà un particulier !...

DANGLARS

Il y a quelque chose de louche dans tout cela, Caderousse...
Viens, viens !...

CADEROUSSE

Attends donc !...

DANGLARS

Quoi ?

CADEROUSSE

Le vieux bêtête ne m'a-t-il pas dit de fermer sa porte ?...
Comme s'il y avait quelque chose à prendre dans sa baraque...
Là !...

(Ils sortent.)

TROISIÈME TABLEAU

L'intérieur de la maison de Mercédès, aux Catalans.

Scène première

Mercédès, Fernand.

FERNAND

Voyons, Mercédès, voici Pâques qui va revenir ; c'est le
moment de faire une noce... Répondez-moi.

MERCÉDÈS

Je vous ai déjà répondu cent fois, Fernand... et, en vérité, il
faut que vous soyez bien ennemi de vous-même pour m'inter-

roger davantage là-dessus.

FERNAND

Eh bien, répétez-le encore, répétez-le toujours, pour que j'arrive à le croire... Dites-moi, pour la centième fois, que vous refusez mon amour, qu'approuvait votre mère !... Faites-moi bien comprendre que vous vous jouez de mon bonheur, que ma vie et ma mort ne sont rien pour vous... Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! après avoir rêvé dix ans d'être votre époux, Mercédès... perdre cet espoir, qui était le seul but de ma vie !...

MERCÉDÈS

Ce n'est pas moi, du moins, qui vous ai jamais encouragé dans cet espoir ; vous n'avez pas une seule coquetterie à me reprocher à cet égard. Je vous ai toujours dit : « Je vous aime comme un frère, mais n'exigez jamais de moi autre chose que cette amitié fraternelle, car mon cœur est à un autre... » Vous ai-je toujours dit cela, Fernand ?

FERNAND

Oui, je le sais bien, Mercédès ; oui, vous vous êtes donné vis-à-vis de moi le cruel mérite de la franchise ; mais oubliez-vous que c'est parmi les Catalans une loi sacrée de se marier entre eux ?

MERCÉDÈS

Vous vous trompez, Fernand, ce n'est pas une loi : c'est une habitude, voilà tout ; et, croyez-moi, n'invoquez pas cette habitude en votre faveur ; vous êtes tombé à la conscription, Fernand ; la liberté qu'on vous laisse, c'est une simple tolérance ; d'un moment à l'autre, vous pouvez être appelé sous les drapeaux... Une fois soldat, que feriez-vous de moi ?... c'est-à-dire d'une pauvre orpheline, triste, sans fortune, possédant pour tout bien une cabane presque en ruine, où pendent quelques filets usés ; misérable héritage laissé par mon père à ma mère, et par ma mère à moi !... Depuis un an qu'elle est morte, songez donc, Fernand, que je vis presque de la charité publique. Quelquefois, vous feignez que je vous suis utile, et cela pour avoir le droit de par-

tager votre pêche avec moi... Et j'accepte, Fernand, parce que vous êtes le fils d'un frère de ma mère, parce que nous avons été élevés ensemble, et, plus encore, parce que, par-dessus tout, cela vous ferait trop de peine, si je vous refusais... Mais je sens bien que ce poisson que je vais vendre, et dont je tire l'argent avec lequel j'achète le chanvre que je file, je sens bien, Fernand, que c'est une charité !

FERNAND

Eh ! qu'importe, Mercédès, si, pauvre et isolée comme vous l'êtes, vous me convenez mieux que la fille du plus fier armateur ou du plus riche banquier de Marseille !... À nous autres, que nous faut-il ? Une honnête femme et une bonne ménagère. Où trouverais-je mieux que vous sous ces deux rapports ?

MERCÉDÈS

Fernand, on devient mauvaise ménagère et on ne peut répondre de rester honnête femme lorsqu'on aime un autre que son mari... Contentez-vous de mon amitié ; car, je vous le répète, c'est tout ce que je puis vous promettre, et je ne vous promets que ce que je suis sûre de pouvoir donner !

FERNAND

Oui, je comprends, vous supportez patiemment votre misère ; mais vous avez peur de la mienne... Eh bien, Mercédès, aimé de vous, je tenterai la fortune, vous me porterez bonheur, et je deviendrai riche ; je puis étendre mon état de pêcheur, je puis entrer comme commis dans un comptoir ; je puis, moi-même, devenir marchand.

MERCÉDÈS

Vous ne pouvez rien de tout cela, Fernand ; vous êtes soldat, et, si vous restez aux Catalans, c'est parce qu'il n'y a pas de guerre. Demeurez donc pêcheur, ne faites point de rêves qui vous rendraient la réalité plus terrible encore, et contentez-vous de mon amitié, puisque je ne puis vous donner autre chose !

FERNAND

Eh bien, vous avez raison, Mercédès ; je serai marin ; j'aurai,

au lieu du costume de nos pères, que vous méprisez, un chapeau verni, une chemise rayée et une veste bleue avec des ancrs sur les boutons... N'est-ce point ainsi qu'il faut être habillé pour vous plaire ?

MERCÉDÈS

Que voulez-vous dire ?... Je ne vous comprends pas.

FERNAND

Je veux dire, Mercédès, que vous n'êtes si dure et si cruelle pour moi que parce que vous attendez quelqu'un qui est ainsi vêtu... Mais celui que vous attendez est inconstant peut-être, et, s'il ne l'est pas, la mer l'est pour lui !...

MERCÉDÈS

Fernand, je vous croyais bon, et je me trompais ; Fernand, vous êtes un mauvais cœur d'appeler à l'aide de votre jalousie les colères de Dieu ! Eh bien, oui, je ne m'en cache pas, j'attends et j'aime celui que vous dites, et, s'il ne revient pas, au lieu d'accuser cette inconstance que vous invoquez, vous, je dirai qu'il est mort en m'aimant... Je vous comprends, Fernand, vous vous en prenez à lui de ce que je ne vous aime pas ; vous croiserez votre couteau catalan contre son poignard !... À quoi cela vous avancera-t-il ?... À perdre mon amitié, si vous êtes vainqueur !... Croyez-moi, chercher querelle à un homme est un mauvais moyen de plaire à la femme qui aime cet homme. Non, Fernand, vous ne vous laisserez point aller ainsi à vos mauvaises pensées. Ne pouvant m'avoir pour femme, vous vous contenterez de m'avoir pour amie et pour sœur... Et d'ailleurs, attendez, attendez, Fernand... Vous l'avez dit tout à l'heure, la mer est perfide, et il y a déjà quatre mois qu'il est parti : depuis quatre mois, j'ai compté bien des tempêtes !

FERNAND

Voyons, Mercédès, encore une fois, répondez : est-ce bien résolu ?...

MERCÉDÈS

J'aime Edmond Dantès, et nul autre qu'Edmond ne sera mon

époux.

FERNAND

Et vous l'aimerez toujours ?...

MERCÉDÈS

Tant que je vivrai !...

FERNAND

Mais, s'il est mort ?...

MERCÉDÈS

S'il est mort, je mourrai...

FERNAND

Mais, s'il vous oublie ?...

Scène II

Les mêmes, Edmond.

EDMOND, du dehors

Mercédès !... Mercédès !...

MERCÉDÈS

Ah ! tu vois bien qu'il ne m'a pas oubliée, puisque le voilà !...

Edmond ! mon Edmond !... me voici !...

FERNAND

Ah ! le démon ! c'est bien lui !...

EDMOND, entrant

Mercédès ! ma Mercédès bien-aimée !... Ah ! pardon, je n'avais pas remarqué que nous étions trois... Qui est monsieur ?

MERCÉDÈS

Monsieur sera votre meilleur ami un jour, Edmond, car c'est mon ami, à moi ; c'est le fils du frère de ma mère ; c'est Fernand Mondego, c'est-à-dire l'homme qu'après vous j'aime le plus au monde, Edmond... Ne le reconnaissez-vous pas ?

EDMOND

Ah ! si fait... Frère de Mercédès, voici ma main !

(Fernand reste immobile.)

MERCÉDÈS

Fernand !...

EDMOND

Je ne savais pas venir avec tant de hâte chez vous pour y trouver un ennemi, Mercédès !...

MERCÉDÈS

Un ennemi !... chez moi, Edmond ?... Si je savais cela, je te prierais de m'emmener à Marseille, quittant la maison pour n'y plus rentrer, et, s'il t'arrivait malheur, mon Edmond, je monterais sur le cap de Morgion et je me précipiterais sur les rochers, la tête la première !... Mais tu t'es trompé, Edmond ! tu n'as pas d'ennemi ici !... tu n'as qu'un frère, qui va te serrer la main, comme à un ami dévoué !...

(Fernand s'approche, comme fasciné par le regard de Mercédès.)

FERNAND

Oh !... oh !... c'en est trop ! je ne puis... Adieu, Mercédès !

Scène III

Mercédès, Edmond.

EDMOND

Mercédès, Mercédès, cet homme nous portera malheur...

MERCÉDÈS

Malheur !... Est-ce qu'il y a malheur quand on se revoit, mon Edmond ?... Non, non, rien ne peut plus nous porter malheur maintenant... Te voilà, c'est bien toi !... Laisse-moi te regarder... Que tu es beau sous ton habit de marin ! et comme tu porterais bien tous les uniformes, même celui d'amiral !... Oh ! tu ne sais pas, Edmond, tout ce que j'ai souffert depuis trois mois... Je crois qu'il n'y a jamais eu tant de tempêtes !... Que de prières au ciel, mon Dieu ! quand cette mer, si calme, si tranquille, si joyeuse de ton retour, rugissait en ton absence et venait se briser contre les rochers !... As-tu pensé à moi, dis ?...

EDMOND

Si j'ai pensé à toi, ma bien-aimée, Mercédès !... Et à quoi veux-tu donc que j'aie pensé ?... N'es-tu pas ma Vierge des tempêtes ? n'es-tu pas ma Notre-Dame-de-la-Garde ?... Tu priaies

Dieu ! et moi, je priais Mercédès... Si j'ai pensé à toi !... Nuit et jour, soir et matin, à chaque instant, à chaque minute !... Et la preuve, c'est que je suis arrivé il y a une demi-heure, c'est que je n'ai pris que le temps d'embrasser mon père, qui m'aime tant... et que... me voilà !...

MERCÉDÈS

Te voilà !...

EDMOND

Oui, et riche de bonnes nouvelles... Comprends-tu, Mercédès ? capitaine !... capitaine du *Pharaon* !...

MERCÉDÈS

Toi ?...

EDMOND

Oui, moi !... J'ai la parole de M. Morel ; tu sais comme il est bon pour moi !... tu le sais, car il a été te voir...

MERCÉDÈS

Il te l'a dit ?...

EDMOND

Oui ; il connaît notre amour, il sait que tu es ma fiancée, que tu vas être ma femme !... Quand cela, Mercédès, dis ?...

MERCÉDÈS

Ah ! quand tu voudras !...

EDMOND

Merci ! je comptais sur cette réponse... Oh !... j'en ai dit deux mots à mon père... Il va courir chez M. Morel, ils vont tout arranger ensemble ; nous n'aurons à nous occuper de rien, que de notre amour.

MERCÉDÈS

En vérité, je ne puis croire à notre bonheur !...

EDMOND

C'est comme moi, Mercédès : il me semble que je fais un rêve... Oh ! ton front, ton cœur, toi tout entière !... que je sache bien que je ne rêve pas !...

Scène IV
Les mêmes, Morel, Dantès.

DANTÈS

Eh ! tenez, monsieur Morel, regardez-les !...

MERCÉDÈS

Ah !... ton père, Edmond !...

EDMOND

M. Morel !...

MOREL

Eh bien, oui, M. Morel... Après ?... Il vous dérange... Maudit M. Morel, n'est-ce pas ?

EDMOND

Oh !...

MOREL

Vous m'avez demandé un congé, Edmond, pour aller à Paris ?

MERCÉDÈS

Toi !... à Paris ?

EDMOND

Oui, je te dirai cela !... le dernier désir d'un mourant à accomplir...

MERCÉDÈS

Bien ! bien !...

MOREL

J'ai donc pensé à ceci...

DANTÈS

Écoutez.

MOREL

Je me suis dit : « Ces enfants ont bonne envie de se marier tout de suite !... »

EDMOND

Oh ! oui !...

MOREL

Malheureusement, c'est impossible : il y a des formalités, des exigences, des retards... Mais on peut toujours les fiancer.

EDMOND

Sans doute ; n'est-ce pas, Mercédès ?

MOREL

Eh bien, fiançons-les !...

EDMOND

Et quand cela ?

MOREL

Aujourd'hui.

EDMOND et MERCÉDÈS

Aujourd'hui !...

MOREL

Et pourquoi pas ?

EDMOND

Monsieur Morel !... mon Dieu !...

MOREL

Alors, je suis passé chez Pamphile, à la Réserve, ici tout près, vous savez... et j'ai commandé le dîner !...

EDMOND

Comment ! monsieur Morel, vous vous occupez à ce point-là de moi ?...

MOREL

Et de quoi t'occupes-tu, toi, mon garçon, depuis quatre mois, depuis un an, depuis dix ans que tu navigues pour moi ?... Tu contribues à me faire riche ; je veux contribuer à te faire heureux !

EDMOND

Mercédès ! Mercédès ! j'en deviendrai fou !...

MOREL

Il ne faut pas, peste ! ce serait une grande sottise, en ce moment surtout... Ainsi, c'est arrêté ?...

EDMOND

Quoi ?

MOREL

Dans une heure, le repas de fiançailles.

EDMOND

Ordonnez, monsieur Morel ; vous êtes notre maître, ou plutôt notre bon génie... Que faut-il que je fasse ?

MOREL

Rien !... Aime... et attends !

MERCÉDÈS

Edmond, te rappelles-tu le pauvre crucifix de bois, devant lequel nous avons prié au moment de ton départ ?...

EDMOND

Oui !... eh bien ?...

MERCÉDÈS

Il est toujours là... Allons remercier Dieu de t'avoir donné un si bon retour.

EDMOND

Vous permettez ?

DANTÈS

Va, Edmond, va ! nous savons ce que c'est que la prière, nous autres... n'est-ce pas Mercédès ? nous autres, qui avons attendu !...

EDMOND

Alors, dans une heure, n'est-ce pas ?...

MOREL

Dans une heure.

EDMOND

À la Réserve ?...

MOREL

À la Réserve. (Edmond et Mercédès sortent.) Allons, père Dantès, en avant l'habit des dimanches !...

ACTE DEUXIÈME
QUATRIÈME TABLEAU

Une tonnelle dans la cour d'un cabaret, à la Réserve.

Scène première
Caderousse, Danglars.

DANGLARS

On ne voit rien encore !...

CADEROUSSE

Si fait !... on voit quelque chose !...

DANGLARS

Je voulais dire qu'on ne voyait pas Edmond...

CADEROUSSE

Non ; mais on voit Fernand !...

DANGLARS

Qu'est-ce que Fernand ?

CADEROUSSE

Eh ! pardieu ! le rival dont je t'ai parlé, le beau Catalan, le cousin de Mercédès !... Veux-tu que je l'appelle ?

DANGLARS

Certainement !

CADEROUSSE

Hé !... le Catalan !... hé !... où cours-tu comme cela ?

Scène II
Les mêmes, Fernand.

CADEROUSSE

Es-tu donc si pressé que tu n'aies pas le temps de dire bonjour aux amis ?

DANGLARS

Surtout lorsqu'ils ont devant eux une bouteille presque pleine ?

FERNAND, entrant

Bonjour !... Vous m'avez appelé, n'est-ce pas ?

CADEROUSSE

Eh ! sans doute, je t'ai appelé !

FERNAND

Pourquoi ?

CADEROUSSE

Parce que tu courais comme un fou, et que j'ai eu peur que tu n'allasses te jeter à la mer... Que diable ! quand on a des amis, c'est non-seulement pour leur offrir un verre de vin, mais encore pour les empêcher de boire trois ou quatre pintes d'eau... Un verre, père Pamphile !

FERNAND

Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !...

CADEROUSSE

Eh bien, veux-tu que je te dise, Fernand ? tu as l'air d'un amant déconfit.

DANGLARS

Bah ! un garçon taillé comme celui-là ?... Tu te moques, Caderousse !...

CADEROUSSE

J'ai dit ce que j'ai dit... Écoute plutôt comme il soupire... Allons, allons, Fernand, lève le nez et réponds... Ce n'est point aimable de ne pas répondre aux gens qui nous demandent des nouvelles de notre santé !

FERNAND

Ma santé va bien, merci...

CADEROUSSE

Vois-tu, Danglars, voici la chose : Fernand, que tu vois, qui est un bon et brave Catalan, un des meilleurs pêcheurs de Marseille, est amoureux d'une belle fille qu'on appelle Mercédès. Malheureusement, il paraît que la fille, de son côté, est amoureuse du second du *Pharaon*, et, comme *le Pharaon* est entré aujourd'hui dans le port, tu comprends ?...

DANGLARS

Non, je ne comprends pas.

CADEROUSSE

Eh bien, ce pauvre Fernand aura reçu son congé.

FERNAND

Eh bien, après ?...

CADEROUSSE

Comment, après ?...

FERNAND

Sans doute... Mercédès est libre ! Mercédès peut aimer qui elle veut !...

CADEROUSSE

Ah ! tu le prends ainsi ?... Bon, bon, bon ! c'est autre chose... Moi, je te croyais un Catalan... et l'on m'avait dit que les Catalans n'étaient point hommes à se laisser supplanter ; on avait même ajouté que Fernand était terrible dans sa vengeance !...

DANGLARS

Le pauvre garçon ! Que veux-tu ! il ne s'attendait pas à voir ainsi revenir Dantès tout à coup ; il le croyait mort, infidèle... Qui sait ?...

CADEROUSSE

Ah ! ma foi, dans tous les cas, Fernand n'est pas le seul, à ce que je crois, que l'heureuse arrivée d'Edmond contrarie... N'est-ce pas, Danglars ?...

DANGLARS

Non, et j'oserai presque dire que cela lui portera malheur !

CADEROUSSE

N'importe !... en attendant, il épouse Mercédès ; la belle Mercédès... Il revient pour cela, du moins.

DANGLARS

Eh bien, buvons au capitaine Edmond Dantès !... au mari de la belle Catalane !

CADEROUSSE

Allons, encore des bêtises !... Eh ! eh ! eh ! qu'aperçois-je donc là-bas, au bas de la butte, dans la direction des Catalans ?... Regarde donc, Fernand ; tu as meilleure vue que moi... et puis je crois que je commence à y voir trouble... On dirait de deux amou-

reux qui marchent côte à côte et la main dans la main... Dieu me pardonne ! ils ne se doutent pas que nous les voyons, et les voilà qui s'embrassent !...

DANGLARS

Les connaissez-vous, monsieur Fernand ?

FERNAND

Oui, oui, je les connais... C'est M. Edmond et mademoiselle Mercédès.

CADEROUSSE

Ah ! voyez-vous ! Et moi qui ne les reconnaissais pas... (Criant.) Ohé ! Dantès !... ohé ! la belle fille !... venez par ici, un peu, et dites-nous à quand la noce ?... car voici M. Fernand, qui est si entêté, qu'il ne veut pas nous le dire.

DANGLARS

Veux-tu te taire ! et laisser les amoureux s'aimer tranquillement !... Tiens, regarde M. Fernand, et prends exemple... Il est raisonnable, lui !...

Scène III

Les mêmes, Edmond, Mercédès.

DANGLARS, à part

Je ne tirerai rien de ces niais-là ! et j'ai grand'peur d'être ici entre un ivrogne et un poltron... Décidément, le destin d'Edmond l'emporte ; il épousera la belle fille, il sera capitaine et se moquera de nous, à moins que... à moins que je ne m'en mêle !

CADEROUSSE

Holà ! Edmond !... tu ne vois donc pas les amis ?... ou est-ce que tu es déjà trop fier pour leur parler ?

EDMOND

Non, mon cher Caderousse, je ne suis pas fier ; mais je suis heureux, et le bonheur aveugle, je crois, encore plus que la fierté !

CADEROUSSE

À la bonne heure ! voilà une explication !... Eh ! bonjour, madame Dantès !

MERCÉDÈS, saluant

Ce n'est pas encore mon nom, et, dans ce pays, cela porte malheur, assure-t-on, d'appeler les jeunes filles du nom de leur fiancé avant que ce fiancé soit leur mari... Appelez-moi donc Mercédès, je vous prie.

EDMOND

Il faut lui pardonner... Je suis aise de vous rencontrer, monsieur Danglars !... Je suis heureux de vous voir, voisin Caderousse !...

CADEROUSSE

Et pourquoi cela ? Voyons !

EDMOND

Pour vous inviter tous deux au repas de mes fiançailles, qui va avoir lieu dans une heure.

DANGLARS

Où ?...

EDMOND

Ici.

FERNAND

Ah !...

DANGLARS

Et Fernand... Fernand en est aussi ?

EDMOND

Le frère de ma femme est mon frère, et nous le verrions avec un profond regret, Mercédès et moi, s'écarter de nous dans un pareil moment...

DANGLARS

Ainsi, aujourd'hui, les fiançailles ; demain ou après-demain, le voyage à Paris... et, au retour, la noce... Diable ! vous êtes bien pressé, capitaine !

EDMOND

On est toujours pressé d'être heureux, monsieur Danglars ; car, lorsqu'on a souffert longtemps, on a grand'peine à croire au bonheur.

DANGLARS

Ainsi, vous allez demain à Paris ?

EDMOND

Oui ; avez-vous des commissions pour la grande ville ?

DANGLARS

Non, merci.

EDMOND

Et vous, Caderousse ?

CADEROUSSE

Tu t'informerai si le roi a besoin d'un tailleur ?

DANGLARS

Oui, oui, je comprends. (À part.) À Paris, pour remettre à son adresse, sans doute, la lettre que le grand maréchal lui a donnée. Pardieu ! cette lettre me fait pousser une idée... Ah ! Dantès, mon ami, tu n'es pas encore couché au registre du *Pharaon* sous le numéro 1. (À Edmond.) Eh bien, au revoir, Edmond.

EDMOND

Dans une demi-heure, n'est-ce pas ?...

DANGLARS

Et où allez-vous ainsi ?...

EDMOND

Où vont les gens heureux : droit devant eux, sans regarder en arrière... Au revoir, messieurs !...

Scène IV

Danglars, Fernand, Caderousse.

CADEROUSSE

En voilà, de l'amour, ou je ne m'y connais pas !

DANGLARS, à Fernand

Ah ça ! mon cher monsieur, voilà un mariage qui ne paraît pas faire le bonheur de tout le monde.

FERNAND

Il me désespère !...

DANGLARS

Vous aimiez Mercédès ?

FERNAND

Je l'adorais !...

DANGLARS

Depuis longtemps ?

FERNAND

Depuis que nous nous connaissons, je l'ai toujours aimée !...

DANGLARS

Et vous êtes là à vous arracher les cheveux, au lieu de chercher remède à la chose ?... Que diable ! je ne croyais pas que ce fût ainsi qu'agissaient les gens de votre nation !... Voyons, vous me paraissez un gentil garçon, et je voudrais, le diable m'emporte, vous tirer de peine ; mais...

CADEROUSSE

Oui, voyons !...

DANGLARS, à Caderousse

Mon cher, tu es aux trois quarts ivre ; achève la bouteille, et tu le seras tout à fait ; bois, et ne te mêle pas de ce que nous faisons : pour ce que nous faisons, il faut avoir toute sa tête !

CADEROUSSE

Moi, ivre ?... Allons donc ! j'en boirais encore quatre, de tes bouteilles !... qui ne sont pas plus grandes qu'un flacon d'eau de Cologne !... Père Pamphile !... du vin !...

FERNAND, à Danglars

Vous disiez donc, monsieur ?...

DANGLARS

Que disais-je ?... Ma foi, je ne me le rappelle plus ; cet ivrogne de Caderousse m'a fait perdre le fil de mes idées.

CADEROUSSE

Ivrogne, tant que tu voudras... Tant pis pour ceux qui craignent le vin ! c'est qu'ils ont peur que le vin ne leur fasse sortir du cœur leurs mauvaises pensées !

FERNAND

Vous disiez, monsieur, que vous voudriez me tirer de peine ; mais, ajoutiez-vous...

DANGLARS

Oui ; mais, ajoutais-je, pour vous tirer de peine, il suffit que Dantès n'épouse pas celle que vous aimez, et le mariage peut très-bien manquer, ce me semble, sans que Dantès meure !

FERNAND

Impossible !...

CADEROUSSE

Vous raisonnez comme un coquillage, mon ami, et voilà Danglars, qui est un finaud, un malin, un *grec*, qui va vous prouver que vous avez tort... Prouve, Danglars ! j'ai répondu de toi : dis qu'il n'est pas besoin que Dantès meure. D'ailleurs, ce serait fâcheux qu'il mourût, Dantès... C'est un bon garçon ! je l'aime, moi, Dantès... À ta santé, Dantès !...

DANGLARS

Laissez-le dire ; et, d'ailleurs, tout ivre qu'il est, il ne fait point si grande erreur... L'absence disjoint tout aussi bien que la mort ; et supposons qu'il y ait entre Edmond et Mercédès les murailles d'une prison, ils seront séparés ni plus ni moins que s'il y avait la pierre d'une tombe.

CADEROUSSE

Oui ; mais on sort de prison... et, quand on est sorti de prison, et qu'on s'appelle Edmond Dantès... on se venge !...

FERNAND

Qu'importe ?...

CADEROUSSE

D'ailleurs, pourquoi mettrait-on Dantès en prison ? Il n'a ni volé, ni tué, ni assassiné !

DANGLARS

Tais-toi !...

CADEROUSSE

Je ne veux pas me taire, moi ! Je veux qu'on me dise pourquoi on mettrait Dantès en prison... Moi, j'aime Dantès... À ta santé, Dantès !

DANGLARS

Eh bien, comprenez-vous, maintenant, qu'il n'y ait pas besoin

de le tuer ?...

FERNAND

Non, certes, si, comme vous le disiez tout à l'heure, on avait le moyen de faire arrêter Dantès... Mais, ce moyen, l'avez-vous ?

DANGLARS

En cherchant bien, on pourrait le trouver... Mais de quoi diable vais-je me mêler là ?... Est-ce que cela me regarde ?

FERNAND

Je ne sais pas si cela vous regarde, mais ce que je sais, c'est que vous avez quelque motif de haine particulière contre Dantès : celui qui hait lui-même ne se trompe pas aux sentiments des autres !

DANGLARS

Moi, des motifs de haine contre Dantès ?... Aucun, sur ma parole !... Je vous ai vu malheureux, et votre malheur m'a intéressé ; voilà tout. Mais, du moment que vous croyez que j'agis pour mon propre compte, adieu, mon cher ami... Tirez-vous d'affaire comme vous pourrez !

FERNAND, le retenant

Non pas, restez ! Peu m'importe, au bout du compte, que vous en vouliez à Dantès ou que vous ne lui en vouliez pas... Je lui en veux, moi, je l'avoue hautement ; trouvez le moyen, et je l'exécute, pourvu qu'il n'y ait pas mort d'homme ; car Mercédès a dit qu'elle se tuerait si l'on tuait Dantès...

CADEROUSSE

Tuer Dantès !... Qui parle ici de tuer Dantès ?... Je ne veux pas qu'on le tue, moi ! C'est mon ami ; il a offert, ce matin, de partager son argent avec moi, comme j'ai partagé le mien avec lui... Je ne veux pas qu'on tue Dantès !

DANGLARS

Eh ! qui te parle de le tuer, imbécile ?... Il s'agit d'une simple plaisanterie... Bois à sa santé, et laisse-nous tranquilles !

CADEROUSSE, buvant

Oui, oui, à la santé de Dantès !... à sa santé !... à sa santé !... là !...

FERNAND

Mais le moyen... le moyen ?...

DANGLARS

Vous ne l'avez donc pas trouvé encore, vous ?

FERNAND

Non ; vous vous en êtes chargé...

DANGLARS

Garçon, une plume, de l'encre et du papier.

FERNAND, criant

Une plume, de l'encre et du papier !

LE GARÇON

Vous avez tout cela sur la table... M. Morel vient de faire la carte du dîner.

DANGLARS

Bien... Venez !...

CADEROUSSE, montrant le papier

Quand on pense qu'il y a de quoi tuer un homme plus sûrement que si on l'attendait au coin d'un bois pour l'assassiner !... J'ai toujours eu plus peur d'une plume, d'une bouteille d'encre et d'une feuille de papier que d'une épée ou d'un pistolet !

DANGLARS

Le drôle n'est pas si ivre qu'il en a l'air ; versez-lui donc à boire, Fernand !...

CADEROUSSE, fredonnant

Ah ! si l'amour prenait racine,
J'en planterais dans mon jardin...

FERNAND, après avoir versé

Eh bien ?...

DANGLARS

Eh bien, je disais donc, par exemple, que si, après un voyage comme celui que vient de faire Dantès, et dans lequel il a touché à Naples et à l'île d'Elbe, quelqu'un le dénonçait comme agent Bonapartiste...

FERNAND

Je le dénoncerai, moi !...

DANGLARS

Non, non ; si on se décidait à une pareille chose, voyez-vous, il vaudrait mieux prendre tout bonnement, comme je le fais, cette plume... la tremper dans l'encre, et écrire de la main gauche, pour que l'écriture ne fût pas reconnue, une petite dénonciation ainsi conçue...

FERNAND, lisant

« M. le procureur du roi... »

DANGLARS

Une dénonciation, à qui ça s'adresse-t-il ?... Au procureur du roi...

CADEROUSSE se lève et fredonne en trébuchant

J'en planterais et si long et si large,

Que j'en ferais présent à tous mes camarades.

Vive l'amour ! vive le vin !

Vive l'amour dans un jardin !

DANGLARS

« M. le procureur du roi est prévenu, par un ami du trône et de la religion, que le nommé Edmond Dantès, second du navire *le Pharaon*, arrivé ce matin de Smyrne, après avoir touché à Naples et à Porto-Ferraio, a été chargé par Murat d'une lettre pour l'usurpateur, et par l'usurpateur d'une lettre pour le comité bonapartiste de Paris. On aura la preuve de son crime en l'arrêtant ; car on trouvera cette lettre, ou sur lui, ou chez son père, ou dans sa cabine, à bord du *Pharaon*... »

FERNAND

Ah !

DANGLARS

Vous comprenez... Ainsi, votre vengeance aurait le sens commun ; car d'aucune façon, alors, elle ne pourrait retomber sur vous, et la chose irait toute seule ; il n'y aurait plus qu'à plier cette lettre, comme je le fais, et à écrire dessus : (Écrivant.) « À monsieur le procureur du roi... » Tout serait dit !...

CADEROUSSE

Oui, tout serait dit !... Seulement, ce serait une infamie.

DANGLARS

Aussi, ce que je dis et ce que je fais, c'est en plaisantant, et, le premier, je serais bien fâché qu'il lui arrivât quelque chose, à ce bon Dantès... Aussi, tiens !...

(Il froisse la lettre et la jette.)

CADEROUSSE

À la bonne heure ! Dantès est mon ami, et je ne veux pas qu'on lui fasse du mal...

DANGLARS

Eh ! qui diable y songe, à lui faire du mal ?... Ce n'est ni moi ni Fernand !

CADEROUSSE

En ce cas, qu'on nous donne du vin... Je veux boire à la santé d'Edmond et de la belle Mercédès !...

DANGLARS

Tu n'as déjà que trop bu, ivrogne, et si tu continues...

CADEROUSSE

Eh bien ?...

DANGLARS

Tu ne pourras plus boire au dîner des fiançailles de ce cher Edmond.

FERNAND, à part

Ah ! je ne puis souffrir cela... Que Dieu me pardonne ce que je vais faire !

(Il ramasse la lettre et se sauve.)

CADEROUSSE

Eh bien, où va-t-il donc ?

DANGLARS

Où veux-tu qu'il aille ?... Aux Catalans !...

CADEROUSSE

Aux Catalans ?... Il va à Marseille !... Que diable ! je vois bien qu'il va à Marseille, moi... Fernand ! Fernand !...

DANGLARS

Allons, rassieds-toi... Tu ne peux pas te tenir sur tes jambes...

CADEROUSSE

Moi ! je parie que je monte au clocher des Accoules, et sans balancier encore !... C'est comme la lettre...

DANGLARS

Quelle lettre ?...

CADEROUSSE

La lettre, donc... la lettre qui était là... Elle y était... elle n'y est plus !... Je veux la lettre !... la lettre !... (Danglars lui présente un verre de vin ; il boit.) Ah ! que tu me connais bien !...

DANGLARS, à part

Il était temps ! les voilà...

Scène V

Les mêmes, Gringole, Pénélon, quatre matelots.

GRINGOLE

Par ici, vous autres ! par ici !... Venez donc... On a bien du mal à faire votre bonheur...

PÉNÉLON

Tais-toi donc... que tu nous déranges... que tu nous dis de nous faire beaux !...

GRINGOLE

Beaux ?... Je n'ai pas pu vous dire cela... Propres, c'est possible... Vous êtes propres, il n'y a rien à dire... Moi, je suis très-beau et très-élégant !... Quant à votre dérangement, patron, j'espère que vous ne me ferez pas mettre à la cale pour cela...

PÉNÉLON

Tais-toi donc !...

UN MATELOT

Voyons, pourquoi nous amènes-tu ici ?

GRINGOLE, montrant des rubans

Savez-vous ce que c'est que cela ?

LE MATELOT

C'est du ruban blanc et rouge...

GRINGOLE

J'ai acheté cela sur la Cannebière... Toutes mes économies y

ont passé : vingt-sept sous !... C'est la jarretière de la mariée... Je suis le plus jeune, c'est à moi l'honneur... Dame, ça coûte ! mais ça flatte !

PÉNÉLON

Tu vas à la noce ? Tais-toi donc !...

GRINGOLE

À la noce !... Je suis invité, et je vous emmène !...

LE MATELOT

À la noce de qui ?...

GRINGOLE

Voilà... J'étais comme ça sur le port à bourlinguer... Je montais mon ménage aux boutiques à six blancs, quand je vois passer notre lieutenant, M. Edmond. Il filait toutes voiles dehors, avec jubilation. « Gringole ! qu'il me crie. Holà ! Gringole ! accoste !... » J'accoste... « Je me marie, qu'il ajoute en rayonnant comme un soleil, et je veux que ma noce soit une fête pour tout *le Pharaon*... Préviens le maître de ma part ; préviens tous mes bons amis, et amène-les à la Réserve... » Deux temps, cinq mouvements ! Je vide le fond de ma bourse sur le comptoir de la mercière, le fond du coffre sur mon dos... Et voilà !...

TOUS

Bravo, Gingole !...

LE MATELOT

À la noce du lieutenant !...

GRINGOLE

Et ce sera un peu composé ! M. Morel en est !...

PÉNÉLON

M. Morel ?

GRINGOLE

Témoin de la mariée ! rien que ça !...

PÉNÉLON

Tais-toi donc !...

GRINGOLE

Si vous en doutez, maître Pénélon, regardez à bâbord... L'écoutille est ouverte, et le soleil luit pour tout le monde !...

LE MATELOT

En effet, les voilà qui viennent...

GRINGOLE

Oh ! quelle bonne noce !... Et comme c'est heureux pour vous que je sois venu au monde avec des jambes qui vous ont rattrapés aux quatre coins de Marseille en une heure de temps !... Ah ! voilà M. Morel !... voilà le lieutenant !... voilà son père ! voilà tout le monde ! et il n'y a pas la vilaine tête de monsieur... (Il vient se heurter à Danglars.) Tiens ! M. Danglars !... Qu'est-ce que vous faites donc ici, vous ?

DANGLARS

Tu vois, mon ami : j'attends notre ami Edmond.

GRINGOLE

Ah ! ah ! vous en êtes, vous, monsieur Danglars ? Tant mieux ! tant mieux ! (À part.) C'est drôle, comme je ne l'aurais pas invité, moi !

PÉNÉLON

Tais-toi donc !

LE MATELOT

Ils se sont raccommodés ; ils vouaient s'éventrer l'autre jour...

GRINGOLE

C'est-à-dire que M. Edmond voulait éventrer M. Danglars ; mais le comptable a filé son nœud, et, comme c'est un fin voilier, on l'a vu reparaitre... sous un autre pavillon... Mais silence ! voici les fiancés !

LE MATELOT

Oh ! oh ! c'est la fiancée, cette belle fille ?

GRINGOLE

Un peu !... Est-ce pas, maître Pénélon, qu'elle a un avant bien agréable !

PÉNÉLON

Tais-toi donc !

Scène IV

Les mêmes, Edmond, Mercédès, Dantès, Morel,
Danglars, Fernand, Caderousse, invités.

EDMOND

Bonjour, mes enfants !... Monsieur Morel, vous avez permis,
n'est-ce pas, que ces braves gens fussent des nôtres ?

MOREL

Comment donc ! ne sont-ce pas tes compagnons ?

EDMOND

Dites mes amis...

GRINGOLE, aux matelots

Voyez-vous ?... entendez-vous ?

DANTÈS

Eh bien, père Pamphile, la table !...

PAMPHILE, montrant la table

Il me semble qu'il n'y a rien à dire. Dans cinq minutes, tout
sera prêt.

EDMOND

Dans cinq minutes, entendez-vous ? Pas dans dix... Nous som-
mes pressés.

CADEROUSSE

J'entends la voix d'Edmond... Où est-il, Edmond ? Bonjour,
Edmond !

EDMOND

Ah ! ah ! c'est toi, Caderousse ! Eh bien, à la bonne heure, tu
n'es pas en retard, mon ami !... Et ta femme, l'as-tu emmenée ?

CADEROUSSE

Ma foi, non !

EDMOND

Pourquoi cela ?

CADEROUSSE

Parce que je n'ai pas quitté d'ici.

EDMOND

Ne pourrais-tu pas l'aller chercher ?

CADEROUSSE

Là-bas, là-bas ?... Oh ! il y a trop loin.

MERCÈDÈS

Oh ! comme c'est mal, ce que vous dites là.

CADEROUSSE

Vous trouvez, madame la mariée ?

MERCÈDÈS

Oh ! pas encore mariée, monsieur Caderousse !

EDMOND

Voyons, Mercédès, ce n'est pas la peine de le démentir pour si peu, ce cher voisin...

DANGLARS

Comment, pour si peu ?...

EDMOND

Sans doute... Mercédès n'est pas encore ma femme, c'est vrai ; mais, dans une heure et demie, elle le sera !...

DANGLARS

Dans une heure et demie ?...

EDMOND

Eh ! mon Dieu, oui, mes amis... Grâce au crédit de M. Morel, l'homme auquel, après Dieu, je dois le plus au monde, toutes les difficultés sont aplanies... Nous avons acheté les bancs, et, à deux heures et demie, M. le maire nous attend à l'hôtel de ville. Or, comme une heure et quart vient de sonner, je ne crois pas me tromper de beaucoup en disant que, dans une heure et demie, Mercédès s'appellera madame Dantès !

DANTÈS

C'est bien agir, cela, hein !... Cela s'appelle-t-il perdre du temps, à votre avis ? Arrivé hier matin, marié aujourd'hui à trois heures ! Parlez-moi des marins pour aller rondement en besogne !

DANGLARS

Mais les autres formalités... le contrat, les écritures ?...

EDMOND

Le contrat, il est tout fait... Mercédès n'a rien, je n'ai rien... Nous nous marions sous le régime de la communauté !... Voi-

là !... Ça n'a pas été long à écrire, ce ne sera pas long à payer...

CADEROUSSE

Ainsi, ce que nous prenions pour un repas de fiançailles est tout bonnement un repas de noces ?

EDMOND

Non pas, voisin... et vous n'y perdrez rien, soyez tranquille... Demain matin, je pars pour Paris... Quatre jours pour aller, quatre jours pour revenir, un jour pour faire en conscience la commission dont je suis chargé, et, le 4 mars, je suis de retour... Au 5 au plus tard donc, le mariage à l'église, et le véritable repas de noces !

PÉNÉLON, à demi-voix

Dites-donc, mon lieutenant... et d'ici là ?...

EDMOND

D'ici là ?...

PÉNÉLON

Est-ce qu'il n'y aura pas quelque petit abordage ?

EDMOND

Chut !...

MERCÉDÈS

Que dit-il ?

EDMOND

Rien, chère Mercédès... Il dit que vous êtes belle et que je vous aime.

PAMPHILE

À table, messieurs ! à table !

GRINGOLE

Eh bien, et moi ?...

EDMOND

Avec toute la bonne volonté du monde, Gringole, il n'y a pas de place ici pour toi !

GRINGOLE

Eh bien, je demande la présidence à la petite table... Personne ne réclame ?... Adjugé !

EDMOND

Allons, à table !... (Il s'assied.) Qu'est-ce que cela ?...

MOREL

Lisez, Edmond.

EDMOND

Ma commission de capitaine, signée de vous et de votre associé !... Oh ! monsieur Morel ! oh ! mon père !...

MOREL

C'est mon cadeau de nocés.

EDMOND

Mes amis, mes bons amis ! remerciez pour moi M. Morel... Quant à moi, je n'ai plus de voix, plus de paroles !...

LES MATELOTS

Vive notre capitaine !...

CADEROUSSE

Vive notre capitaine !...

MOREL

Et tenez, Dantès, voici le plus beau remerciement qu'ils puissent me faire, ces braves gens !...

Scène VII

Les mêmes, un inconnu.

PAMPHILE, à Edmond

Dites donc, monsieur Edmond ?

EDMOND

Quoi ?

PAMPHILE

Il y a là un monsieur qui veut vous parler.

EDMOND

À moi ?

PAMPHILE, montrant l'inconnu

Oui.

EDMOND

Continuez, mes amis... Je suis à vous, monsieur Morel.

MOREL

Bien, bien... J'accepte la vice-présidence !

DANGLARS

Ah ! ah ! c'est l'inconnu qui cherchait Edmond ; que lui veut-il ?...

EDMOND

Vous désirez me parler, monsieur ?

L'INCONNU

Vous êtes le second du *Pharaon* ?

EDMOND

C'est-à-dire, monsieur, depuis un instant, j'en suis le capitaine...

L'INCONNU

Peu importe !... Je me suis informé, monsieur, et j'ai appris que votre bâtiment avait touché à Malte, à Naples et à l'île d'Elbe.

EDMOND

C'est vrai, monsieur.

L'INCONNU

J'ai appris, en outre, que le capitaine Leclère, qui était de mes amis, est mort entre Civita-Vecchia et Porto-Ferraio.

EDMOND

C'est encore vrai.

L'INCONNU

Maintenant, monsieur, comme succédant au capitaine Leclère, n'avez-vous pas été chargé de quelque commission ?

EDMOND

Pour quel pays ?

L'INCONNU

Pour l'île d'Elbe, par exemple ?

EDMOND

Oui, monsieur.

L'INCONNU

Et à l'île d'Elbe...

EDMOND

Eh bien ?...

L'INCONNU

N'avez-vous pas été chargé d'une autre commission, qui n'était que la suite de la première ?

EDMOND

Pour quelle ville ?

L'INCONNU

Pour Paris.

EDMOND

C'est vrai.

L'INCONNU

Cette commission, n'était-ce point une lettre ?

EDMOND

Oui.

L'INCONNU

Ne deviez-vous pas la porter vous-même ?

EDMOND

Oui.

L'INCONNU

Et ne vous était-il pas recommandé de ne la remettre qu'en mains propres ?

EDMOND

Oui.

L'INCONNU

Rue Coq-Héron, numéro...

EDMOND

Numéro 5.

L'INCONNU

À monsieur... ?

EDMOND

Dites la moitié du nom, j'achèverai.

L'INCONNU

À M. Noir...

EDMOND

Tier !...

L'INCONNU

À M. Noirtier, c'est cela... Eh bien, M. Noirtier, c'est moi...

EDMOND

C'est vous ?

L'INCONNU

Je vous en donnerai la preuve quand vous voudrez.

EDMOND

Monsieur, je n'ai point la lettre ici, sur moi...

L'INCONNU

Où est-elle ?

EDMOND

Dans ma cabine, à bord du *Pharaon*.

L'INCONNU

Monsieur, cette lettre est pour moi d'une énorme importance... et vous le comprendrez facilement, puisque vous deviez entreprendre le voyage de Paris à cette seule fin de me la remettre.

EDMOND

Eh bien, monsieur, ce soir, à cinq heures, prouvez-moi que vous êtes M. Noirtier, et je vous la remettrai.

L'INCONNU

Où cela ?

EDMOND

À bord du *Pharaon*, si vous voulez bien venir m'y joindre.

L'INCONNU

C'est bien, monsieur, j'y serai.

EDMOND

En attendant, monsieur, nous sommes en fête, et, si vous voulez être des nôtres...

L'INCONNU

Merci... À ce soir à cinq heures, à bord du *Pharaon* !...

EDMOND

C'est dit.

L'INCONNU, à Pamphile
Faites servir à déjeuner... Un cabinet !

PAMPHILE

Conduisez monsieur au n° 5.

Scène VIII

Les mêmes, hors l'inconnu.

MOREL, à Pamphile

Eh bien ?...

EDMOND

Eh bien, monsieur Morel, tous les bonheurs m'arrivent ensemble : il est probable que je n'aurai pas même besoin d'aller à Paris.

MOREL

Ah ! ce monsieur avec lequel vous parliez... ?

EDMOND

Ce monsieur avec lequel je parlais va m'épargner le voyage, selon toute probabilité.

MERCÉDÈS

Nous ne nous quitterons pas, alors... ?

EDMOND

Non, Mercédès, pas une heure, pas une minute, pas une seconde !

LA CARCONTE, entrant

Ah ! j'étais bien sûre de te retrouver au cabaret.

CADEROUSSE

Et en bonne compagnie, comme tu vois.

EDMOND

Chère madame Caderousse, ce n'est pas ma faute si vous n'êtes pas là, en face de votre mari ; je lui avais dit d'aller vous chercher ; mais je n'ose pas vous dire ce qu'il m'a répondu.

CADEROUSSE

J'ai répondu qu'il y avait trop loin, voilà.

LA CARCONTE

Ah ! je le reconnais bien là.

EDMOND

Mais, puisque notre bonne fortune vous amène... allons, venez ici !

LA CARCONTE

Près de vous ?

EDMOND

N'êtes-vous pas ma voisine ?... Qu'il en soit ici comme aux allées de Meilhan.

LA CARCONTE

Excusez-moi, monsieur Edmond.

EDMOND

Et de quoi ?

LA CARCONTE

Dame, si on avait su cela, on se serait faite belle.

EDMOND

Eh ! vous êtes charmante avec votre costume d'Arlésienne... Allons, allons !...

PÉNÉLON

Capitaine, sans vous commander, pourrait-on vous en chanter une ?

EDMOND

Toi ? Non !... je connais tes chansons, et je ne m'y fie pas.

UN MATELOT

Et Gringole ?

EDMOND

Va pour Gringole.

TOUS

Gringole, oui, Gringole !

GRINGOLE, chantant

I

Quand le marin quitte la plage,
Il craint, dans l'ombre enseveli,
La mer sans fond comme l'oubli,
L'oubli mortel comme l'orage.

Calmes, joyeux jusqu'au retour,
Livrons au vent toute la voile.
Contre la nuit, Dieu fit l'étoile.
Contre l'oubli, Dieu fit l'amour.

II

Terre là-bas !... c'est la patrie !
Courage, amis ! le ciel est pur...
Au port, rayonnant dans l'azur,
La fiancée attend et prie.

Calmes, joyeux, etc.

(Au moment où le dernier refrain finit, on aperçoit
au fond des gendarmes et un commissaire.)

GRINGOLE

Qu'est-ce que cela ?

MERCÉDÈS

Mon Dieu !...

GRINGOLE

Des gendarmes !... un commissaire !...

MERCÉDÈS

Edmond, j'ai peur !...

EDMOND

Et de quoi ?...

MERCÉDÈS

Je ne sais, mais j'ai peur !...

DANGLARS, à part

Il a remis la lettre !...

Scène IX

Les mêmes, un agent de police, un brigadier
et quatre gendarmes.

L'AGENT

Gardez les portes, messieurs !

MOREL, s'avançant

Qu'y a-t-il ?... Bien certainement, monsieur, c'est quelque

méprise qui vous amène ?

L'AGENT

S'il y a méprise, monsieur Morel, croyez que cette méprise sera promptement réparée ; en attendant, je suis porteur d'un mandat d'arrêt, et, quoique ce soit avec regret que je remplis ma mission, il ne faut pas moins que je la remplisse !... Lequel de vous, messieurs, est Edmond Dantès ?

EDMOND, faisant un pas en avant

C'est moi, monsieur.

L'AGENT

Edmond Dantès ! au nom de la loi, je vous arrête !

EDMOND

Vous m'arrêtez, monsieur ?... et pourquoi m'arrêtez-vous ?

L'AGENT

Je l'ignore ; mais votre premier interrogatoire vous l'apprendra.

MERCÉDÈS

Edmond !

DANTÈS

Monsieur, monsieur, au nom du ciel, vous devez savoir pourquoi vous l'arrêtez ; c'est mon fils, monsieur ; oh ! un mot, je vous en supplie !...

MOREL

Décidément, monsieur, il y a erreur ; ce jeune homme est arrivé seulement ce matin ; je réponds de lui.

L'AGENT, à Dantès

Tranquillisez-vous, monsieur ; peut-être votre fils a-t-il négligé quelque formalité de douane ou de santé... et, selon toute probabilité, lorsqu'on aura reçu de lui les renseignements que l'on désire, il sera remis en liberté.

MERCÉDÈS

Edmond !...

CADEROUSSE, à Danglars

Ah çà ! qu'est-ce que cela signifie ?

DANGLARS

Le sais-je, moi ?... Je suis comme toi, je regarde ce qui se passe, et je demeure confondu.

MERCÉDÈS

Edmond...

(Elle se jette dans ses bras.)

CADEROUSSE

Oh ! oh ! serait-ce la suite de la plaisanterie dont vous parliez tout à l'heure, Danglars ?... En ce cas, malheur à celui qui l'aurait faite, car elle est bien triste !

LA CARCONTE

Quelle plaisanterie ?

DANGLARS

Pas du tout ! tu sais bien que je l'ai déchiré, ce papier !

CADEROUSSE

Tu ne l'as pas déchiré, tu l'as jeté dans un coin... là, et il n'y est plus !...

LA CARCONTE

Quel papier ?

DANGLARS

Tais-toi, tu n'as rien vu, tu étais ivre !

CADEROUSSE

Oui ; mais voilà que je me dégrise !... Où est Fernand ?

DANGLARS

Le sais-je, moi ?... À ses affaires, probablement.

CADEROUSSE, à part

Fernand a fait le coup !...

LA CARCONTE

Quel coup ?... et que veux-tu dire ?

GRINGOLE, bas, à Edmond

Monsieur Edmond, nous avons là six matelots ; ils demandent comme cela s'il faut verser les gendarmes par les sabords ?

EDMOND

Non, pas un mot, pas un geste, mon bon Gringole... Respect à la loi !

GRINGOLE

Oh ! capitaine, ça serait si vite fait !...

EDMOND

Soyez tranquilles, mes amis, soyez tranquilles, l'erreur va s'expliquer, et il est probable que je n'irai pas même jusqu'à la prison...

DANGLARS

Oh ! bien certainement ! j'en répondrais, moi !...

MERCÉDÈS

Puis-je le suivre, monsieur ?

L'AGENT

Non ; mais, sans doute, vous obtiendrez cette permission plus tard.

EDMOND

Mercédès, Mercédès, je te recommande mon père... Regarde, regarde ! ne dirait-on pas qu'il va mourir ?...

MERCÉDÈS, allant à Dantès

Mon père !... mon père !...

EDMOND

Adieu, Mercédès !... adieu !...

MERCÉDÈS

Edmond ! mon Edmond !... Ah ! je me meurs !

MOREL

Ne craignez rien, mon enfant ! ne suis-je pas là ?

L'INCONNU, sur le seuil de la porte

Oh ! oh ! que signifie tout cela ?... Gare à moi !...

CINQUIÈME TABLEAU

Le cabinet de M. de Villefort.

Scène première

Villefort, un homme de la police.

VILLEFORT

Eh bien, monsieur, celui que nous cherchons depuis hier, en avons-nous des nouvelles ?

L'HOMME

Oui, monsieur, il a été vu sur le pont au moment où il descendait d'une barque de promenade, puis vers les allées de Meilhan, puis du côté de la Réserve !

VILLEFORT

Et c'est bien l'homme du signalement que je vous ai donné : quarante ou quarante-cinq ans, cheveux noirs, favoris noirs, redingote boutonnée, rosette d'officier de la Légion d'honneur ?...

L'HOMME

C'est bien cela, oui, monsieur...

VILLEFORT

Alors, vous le ferez arrêter, vous l'amènerez ici... Que voulez-vous, Germain ?

GERMAIN

Ces dames font demander à monsieur s'il veut passer chez elles pour y prendre le thé.

VILLEFORT

Dites à ces dames que je suis cloué ici pour une heure au moins encore, et qu'elles seraient bien aimables de venir me trouver dans mon bureau... Si elles acceptent, vous servirez le thé ici.

L'HOMME

Maintenant, en l'absence du procureur du roi...

VILLEFORT

Il faut agir comme s'il y était... Lancez toute votre brigade sur l'homme à la redingote... Il m'est signalé comme un personnage très-dangereux, et dont il faut que nous nous emparions... Allez !

Scène II

Villefort, Renée, puis Germain.

RENÉE

Ah ! l'affreux métier, mon ami ! toujours des malheureux !

VILLEFORT

Dites toujours des coupables, Renée !...

RENÉE

Mon ami, moins que personne vous devez oublier qu'en politique surtout, les coupables d'une époque sont les martyrs de l'autre.

VILLEFORT

Et vous aussi, Renée, vous voilà, comme vos parents, me faisant un crime des opinions de mon père ?

RENÉE

Ah ! comment pouvez-vous croire cela !

VILLEFORT

Et, cependant, vous le voyez, si je suis sévère pour les autres, je ne le suis pas moins pour moi-même... Mon père professait une autre opinion que moi ; mon père, après avoir été girondin en 93, avait été sénateur en 1806... Eh bien, non-seulement j'ai rompu avec mon père, mais je l'ai même presque renié ; je me suis séparé non-seulement de ses principes, mais encore de son nom : il s'appelait Noirtier, je me suis appelé Villefort, et mes amis les plus intimes savent seuls l'indissoluble mais secrète union qui existe entre ces deux noms... Maintenant, tout est divisé entre nous : fortune, famille, avenir. Je ne sais s'il connaît ma position ; mais, moi, j'ignore entièrement ce qu'il fait, je ne veux pas le savoir... Depuis la chute de l'usurpateur, je ne l'ai pas vu, je ne lui ai pas écrit, je n'ai pas reçu de ses lettres... Eh ! mon Dieu, que pouvais-je donc faire de plus ?

RENÉE

Voyons, mon ami, laissez un instant cet affreux cabinet et tous ces horribles papiers qui ne parlent que de mort, que de prisons, que de cachots, et venez chez moi respirer l'air de tout le monde... S'il arrivait quelque chose, on vous préviendrait... Ma mère, madame de Nargonne, M. de Salvieux et mon père sont là.

VILLEFORT

Allons, il le faut bien, puisque vous le voulez. (À un valet qui entre.) Qu'est-ce que cela, Germain ?

GERMAIN

De la part du secrétaire de M. le procureur du roi.

VILLEFORT

Une lettre et une liasse !... Attendez, Renée, je suis à vous...
Il n'y a rien autre chose ?

GERMAIN

Non, monsieur.

VILLEFORT

Laissez-nous.

RENÉE

Vous lirez cela plus tard... Voyons...

VILLEFORT

Attendez que je parcoure au moins cette lettre. Ah ! ah !...

RENÉE

Encore quelque chose de nouveau ?

VILLEFORT

Presque rien, chère amie... Il paraît qu'on vient de découvrir
un complot bonapartiste.

RENÉE

Ah ! mon Dieu !

VILLEFORT

En vérité, je leur en voudrais mortellement, à tous ces mauvais Français-là, chère Renée, ne fût-ce qu'à cause des terreurs qu'ils vous causent. La lettre est courte, mais elle est claire... « M. le procureur du roi est prévenu par un ami du trône et de la religion que le dénommé Edmond Dantès, second du navire *le Pharaon*, arrivé ce matin de Smyrne, après avoir touché à Naples et à Porto-Ferraio, a été chargé par Murat d'une lettre pour l'usurpateur, et par l'usurpateur d'une lettre pour le comité bonapartiste de Paris. On aura la preuve de son crime en l'arrêtant ; car on trouvera cette lettre, ou sur lui, ou chez son père, ou dans sa cabine, à bord du *Pharaon*. »

RENÉE

Mais cette lettre n'est qu'une lettre anonyme ; et d'ailleurs, elle est adressée à M. le procureur du roi, et non à vous.

VILLEFORT

Oui, chère amie ; mais le procureur du roi est absent ; en son absence, l'épître doit parvenir à son secrétaire ; il l'a ouverte, il a donné des ordres pour l'arrestation, et, maintenant que l'homme est arrêté, probablement, il me renvoie la lettre et le dossier...

GERMAIN, annonçant

M. Morel !

VILLEFORT

Qu'est-ce que M. Morel ?

GERMAIN

C'est l'armateur... Monsieur doit le connaître ; il est à la tête d'une des premières maisons de Marseille.

VILLEFORT

Justement, c'est le patron du *Pharaon*, je crois... Est-il seul ?...

GERMAIN

Il est avec une jeune femme, vêtue en Catalane.

VILLEFORT

Retournez-vous près de votre mère, Renée ?...

RENÉE

Serait-ce bien indiscret que je restasse ?... Je ne sais pourquoi, je m'intéresse à ce pauvre jeune homme.

VILLEFORT

Restez ; je n'y vois pas d'inconvénient... Faites entrer, Germain.

Scène III

Villefort, Morel, Mercédès, Renée, puis un huissier.

VILLEFORT

Vous arrivez à propos, monsieur... Peut-être vous eussé-je envoyé chercher tout à l'heure.

MOREL

Alors, vous savez déjà ce qui m'amène... Imaginez-vous, monsieur, que l'on vient de commettre la méprise la plus étrange, la plus inouïe... On vient d'arrêter le second d'un de mes bâti-

ments...

VILLEFORT

Je le sais, monsieur ; et l'affaire est même très-grave !...

MERCÉDÈS

Ah ! mon Dieu !...

MOREL

Monsieur, vous ne connaissez pas celui qu'on accuse, cela se voit bien... Imaginez-vous l'homme le plus doux, l'homme le plus probe... et j'oserai presque dire un des meilleurs officiers de la marine marchande.

VILLEFORT

Vous savez, monsieur, qu'on peut être doux dans sa vie privée, probe dans les relations sociales, savant dans son état, et n'en être pas moins, politiquement parlant, un grand coupable !...

MOREL

Je vous en prie, monsieur de Villefort, soyez juste comme vous devez l'être, bon comme vous l'êtes toujours, et rendez le pauvre Edmond à son père et à sa fiancée.

MERCÉDÈS

Ah ! oui, à son père et à sa fiancée, monsieur !

VILLEFORT

Et c'est vous qui êtes... ?

MERCÉDÈS

Oui, monsieur, c'est moi qu'il aime, c'est moi qui vous supplie à mon tour, comme vient de le faire M. Morel.

VILLEFORT

Vous n'avez pas besoin de me supplier, mademoiselle... Si le prévenu est innocent, vous n'aurez pas fait un appel inutile à la justice ; mais, s'il est coupable...

MERCÉDÈS

Il ne l'est pas, monsieur, j'en réponds, je le jure !...

VILLEFORT

Cependant les apparences...

MERCÉDÈS

Les apparences, vous le savez, ne sont point des preuves...

Mais, les apparences fussent-elles contre lui, eh bien, monsieur, vous songerez, n'est-ce pas ? à ce jeune homme qui entre dans la vie, qui a toujours été honorable et honoré, qui touchait aujourd'hui même au but de tous ses vœux !... vous songerez à cette existence qui allait être heureuse, et qu'une accusation inattendue vient frapper au milieu de son bonheur...

RENÉE

Pauvre femme !

VILLEFORT

Vous le comprenez, mademoiselle, un juge ne peut s'arrêter à de pareilles considérations.

MERCÉDÈS

Monsieur, un juge est un homme, surtout quand ce juge a cette ressemblance avec celui qu'il va interroger, qu'il y a huit jours à peine, lui aussi, au comble de ses vœux, a épousé la femme qu'il aimait... Ah ! songez donc, monsieur, cela ne pouvait pas vous arriver, je le sais bien ; mais, enfin, supposez que cela se puisse... dites, quel eût été le désespoir de votre fiancée, si, de cette table où vous étiez assis près d'elle, on fût venu vous arracher pour vous conduire en prison ?... Croyez-vous qu'elle eût fait, elle, cette distinction du coupable et de l'innocent ?... Non, non, elle eût supplié celui qui fût venu pour vous juger, comme je vous supplie, vous qui allez juger Edmond... Elle vous eût dit : « Monsieur, celui qui est arrêté, c'est celui que j'aime ! celui qu'on sépare de moi, c'est celui qui allait être uni à moi !... Sa vie, c'est ma vie !... Monsieur, un mot de vous va nous faire éternellement heureux ou malheureux ! » Voilà ce qu'elle eût dit... N'est-ce pas, madame ?... Ah ! monsieur, au nom de celle qui vous aime, dont le cœur, j'en suis certaine, répond à mon cœur, dont les mains se joignent derrière vous, tandis que les miennes se joignent à vos pieds, monsieur... vous serez un juge demain... mais, aujourd'hui, soyez un homme !...

RENÉE

Mon ami !...

MERCÉDÈS, suppliant

Ah ! à genoux, à genoux, monsieur !...

VILLEFORT

Eh bien, rassurez-vous, mademoiselle ; oui, vous avez su trouver un puissant auxiliaire ; oui, aujourd’hui, je suis un homme, et vous avez invoqué un nom qui a retenti jusqu’au fond du cœur de cet homme... et, s’il y a un moyen de vous rendre au bonheur...

MERCÉDÈS

Eh bien ?...

VILLEFORT

Eh bien, comptez sur moi.

MERCÉDÈS

Ah ! monsieur !...

MOREL

Je vous l’avais bien dit !

UN HUISSIER

Le prisonnier est là.

VILLEFORT

Au reste, dans un quart d’heure, vous saurez à quoi vous en tenir.

RENÉE

Venez, mademoiselle !... vous attendrez chez moi... Et vous, monsieur Morel, courez rassurer le pauvre père... (À Villefort.) Vous avez promis...

VILLEFORT

Soyez tranquille, chère Renée !...

Scène IV

Villefort, l’huissier, puis Edmond.

VILLEFORT

Faites entrer !... Qu’on nous laisse seuls !... Comment vous nommez-vous ?

EDMOND

Edmond Dantès.

VILLEFORT

Que faites-vous ?

EDMOND

Je suis second à bord du *Pharaon*, qui appartient à M. Morel.

VILLEFORT

Que faisiez-vous au moment où vous avez été arrêté ?

EDMOND

J'assistais au repas de mes fiançailles.

VILLEFORT

Continuez, monsieur.

EDMOND

Que je continue ?

VILLEFORT

Oui.

EDMOND

À quoi faire, s'il vous plaît, monsieur ?

VILLEFORT

À éclairer la justice.

EDMOND

Que la justice me dise sur quel point elle désire être éclairée, je lui dirai tout ce que je sais... Seulement, je la préviens que je ne sais pas grand'chose.

VILLEFORT

Avez-vous servi sous l'usurpateur ?

EDMOND

Non, monsieur ; j'allais seulement être incorporé dans la marine militaire lorsqu'il est tombé.

VILLEFORT

On dit vos opinions politiques exagérées...

EDMOND

Mes opinions politiques, monsieur ? C'est presque honteux à dire, mais je n'ai jamais eu ce qui s'appelle une opinion... Je suis destiné à ne jouer aucun rôle ; le peu que je suis, c'est à M. Morel que je le dois... Aussi, toutes mes opinions, je ne dirai pas politiques, mais privées, se bornent-elles à trois sentiments : j'aime

mon père, je respecte M. Morel, et j'adore Mercédès... Voilà, monsieur, tout ce que je puis dire à la justice ; vous voyez que c'est peu intéressant pour elle.

VILLEFORT

Monsieur, vous connaissez-vous quelques ennemis ?

EDMOND

Des ennemis, à moi ?... J'ai le bonheur d'être trop peu de chose pour que ma position m'en ait fait... Quant à mon caractère, un peu vif peut-être, j'ai toujours essayé de l'adoucir envers mes subordonnés... J'ai dix ou douze matelots sous mes ordres... Qu'on les interroge, monsieur, et ils vous diront qu'ils m'aiment et qu'ils me respectent, non pas comme un père, je suis trop jeune pour cela, mais comme un frère aîné.

VILLEFORT

Mais, à défaut d'ennemis, peut-être avec-vous des jaloux... Vous avez été nommé capitaine à votre âge, ce qui est un poste élevé dans votre état ; vous allez épouser une jolie femme, qui vous aime, ce qui est un bonheur rare dans tous les états de la terre... Ces deux préférences du destin ont pu vous faire des envieux !

EDMOND

Oui, vous avez raison, vous devez mieux connaître les hommes que je ne les connais, et c'est fort possible... Mais, si ces envieux devaient être parmi mes amis, je vous avoue que j'aime autant ne pas les connaître... pour ne pas être forcé de les haïr.

VILLEFORT

Vous avez tort, monsieur : il faut toujours, autant que possible, voir clair autour de soi... et, en vérité, vous me paraissez un si digne, un si brave marin, que je vais m'écarter des règles ordinaires de la justice, et vous aider à faire jaillir la lumière, en vous communiquant la dénonciation qui vous amène devant moi... Voici le papier accusateur... Reconnaissez-vous l'écriture ?

EDMOND

Non, monsieur, je ne connais pas cette écriture... Elle est

déguisée, et cependant elle est d'une forme assez franche... En tout cas, c'est une main habile qui l'a tracée... Je suis bien heureux d'avoir affaire à un homme tel que vous, monsieur, car mon envieux est un véritable ennemi !

VILLEFORT

Et maintenant, voyons, répondez franchement, non pas comme un prévenu à son juge, mais comme un homme dans une fausse position répond à un autre homme qui s'intéresse à lui... Qu'y a-t-il de vrai dans cette accusation anonyme ?

EDMOND

En quittant Naples, le capitaine Leclère tomba malade d'une fièvre cérébrale ; comme nous n'avions pas de médecin à bord, et qu'il ne voulut pas relâcher sur aucun point de la côte, pressé qu'il était de se rendre à l'île d'Elbe, sa maladie empira tellement, que, vers la fin du troisième jour, sentant qu'il allait mourir, il me fit appeler près de lui... « Mon cher Dantès, me dit-il, jurez-moi sur votre honneur de faire ce que je vais vous dire : il y va des plus hautes destinées ! — Je vous le jure, capitaine, répondis-je. — Eh bien, comme, après ma mort, le commandement du navire vous appartient en qualité de second, vous prendrez ce commandement, vous mettrez le cap sur l'île d'Elbe, vous débarquerez à Porto-Ferraio, vous demanderez le grand maréchal, vous lui remettrez cette lettre... Peut-être, alors, vous confiera-t-on une autre lettre, et vous chargera-t-on de quelque mission... Cette mission, qui m'était réservée, Dantès, vous l'accomplirez à ma place, et tout l'honneur en sera pour vous. — Je le ferai, capitaine ; mais peut-être n'arrivera-t-on pas aussi facilement que vous le pensez auprès du grand maréchal ? — Voici, dit le capitaine, une bague que vous lui ferez parvenir et qui lèvera toutes les difficultés... » À ces mots, il me remit une bague... Il était temps ! deux heures après, le délire le prit... Le lendemain, il était mort !...

VILLEFORT

Et que fîtes-vous ?

EDMOND

Ce que je devais faire, monsieur, ce que tout autre eût fait à ma place... En tout cas, les prières d'un mourant sont sacrées ; mais, chez les marins, les prières d'un supérieur sont des ordres qu'on doit accomplir... Je fis donc voile pour l'île d'Elbe, où j'arrivai le lendemain. Je consignai tout le monde à bord, et je descendis seul à terre... Comme je l'avais prévu, on fit quelques difficultés pour m'introduire auprès du grand maréchal ; mais je lui envoyai la bague qui devait me servir de moyen de reconnaissance, et toutes les portes s'ouvrirent devant moi. Il me reçut, m'interrogea sur les dernières circonstances de la mort du malheureux Leclère ; et, comme celui-ci m'en avait prévenu, le grand maréchal me donna une lettre qu'il me chargea de remettre en personne à Paris... Je le lui promis, car c'était accomplir les dernières volontés de mon capitaine... De retour à Marseille, je réglai rapidement toutes les affaires du bord ; puis je courus voir ma fiancée, que je retrouvai plus belle et plus aimante que jamais... Enfin, j'assistais, comme je vous l'ai dit, monsieur, au repas de mes fiançailles, j'allais me marier dans une heure, lorsque, sur cette dénonciation, que vous paraissez maintenant mépriser autant que moi, je fus arrêté !... Voilà la vérité, monsieur, sur mon honneur de marin, sur mon amour pour Mercédès, sur la vie de mon pauvre père !

VILLEFORT

Oui, oui, tout cela me paraît être la vérité, et, si vous êtes coupable, c'est d'imprudence ; encore, cette imprudence est-elle légitimée par les ordres de votre capitaine !... Donnez-moi cette lettre qu'on vous a remise à l'île d'Elbe... Donnez-moi votre parole de vous représenter à la première réquisition, et allez rejoindre vos amis.

EDMOND

Ainsi, monsieur, je suis libre ?

VILLEFORT

Oui... Seulement, donnez-moi cette lettre.

EDMOND

Elle doit être devant vous, monsieur, car on me l'a prise avec mes autres papiers renfermés dans ma cabine.

GERMAIN, entrant

Monsieur !...

VILLEFORT

J'avais défendu qu'on entrât !

GERMAIN

C'est un étranger qui désire parler à monsieur, pour affaires de la plus haute importance, à ce qu'il dit.

VILLEFORT

Je n'y suis pour personne !

GERMAIN

Il prétend que, lorsque monsieur aura vu son nom, il le recevra.

VILLEFORT

Et où est sa carte ?

GERMAIN

La voici !

VILLEFORT, à part

Noirtier !... mon père !... Oui, sans doute, oui... Faites entrer !... (À Edmond.) Passez là ; nous terminerons dans un moment... Allez ! allez !...

Scène V

Villefort, Germain, puis Noirtier.

VILLEFORT, à part

Mon père !... Que vient-il faire ici ? Pourquoi est-il venu sans me prévenir ? Que signifie ce mystère ?... Mon Dieu ! mon Dieu ! serai-je donc toujours poursuivi par cet implacable passé !

NOIRTIER, entrant

Eh ! pardieu ! mon cher, voilà bien des façons !... Est-ce donc l'habitude à Marseille que les fils fassent faire antichambre à leur père ?

GERMAIN

Tiens ! c'est le père de monsieur.

VILLEFORT

Laissez-nous, Germain.

Scène VI

Villefort, Noirtier.

NOIRTIER

Il est curieux, à ce qu'il paraît, votre valet de chambre ?... C'est un vilain défaut, et dont vous ferez bien de le corriger... Ah çà ! mais sais-tu que c'est une singulière ville que ta ville de Marseille, et peu hospitalière !...

VILLEFORT

Pourquoi cela ?

NOIRTIER

Arrivé hier, je suis entouré de mouchards qui me traquent, qui m'espionnent, qui me poursuivent comme si j'étais un criminel d'État !... Voyons, est-ce que j'ai dans ma mise quelque chose qui dénonce le conspirateur ?

VILLEFORT

Dans votre mise ?... Oui, en effet, cette redingote boutonnée, ce col noir, cette rosette de la Légion d'honneur, ces favoris... C'est le signalement...

NOIRTIER

Quel signalement ?

VILLEFORT

Ce signalement que j'ai donné moi-même !...

NOIRTIER

Tu as donné mon signalement ?

VILLEFORT

J'ai donné celui d'un homme qui conspire pour le retour de l'usurpateur.

NOIRTIER

Comment ! on sait déjà ici que nous conspirons là-bas ?

VILLEFORT

Vous conspirez donc ?

NOIRTIER

Que diable veux-tu que je fasse ?

VILLEFORT

Ah ! en vérité, monsieur, votre sang-froid me fait frémir.

NOIRITER

Que veux-tu ! quand on a été proscrit par les montagnards, qu'on est sorti de Paris caché dans une charrette de foin, qu'on a été traqué dans les landes de Bordeaux par les limiers de Robespierre, cela vous aguerrit à bien des choses... Eh bien, continue !... Je conspire donc ?...

VILLEFORT

Vous en êtes accusé, du moins.

NOIRTIER

Et avec qui ?

VILLEFORT

Avec les proscrits de l'île d'Elbe.

NOIRTIER

Ah ! voilà une belle histoire !... Qui vous l'a contée ?

VILLEFORT

La police !

NOIRTIER

En vérité, mon cher, elle est fort bien informée, votre police ; je lui en fais mon compliment... Je ne la croyais pas si forte que cela !

VILLEFORT

Oui ; mais, en attendant, votre signalement est aux mains de tous les agents... Vous êtes poursuivi, traqué par eux...

NOIRTIER

Je le sais bien, puisque je ne leur ai échappé qu'en sonnant chez toi...

VILLEFORT

Mais vous ne pouvez rester chez moi !...

NOIRTIER

Je le sais bien encore !...

VILLEFORT

Il faudra que vous en sortiez un jour ou l'autre !...

NOIRTIER

Je compte bien en sortir ce soir même.

VILLEFORT

Mais comment cela ?

NOIRTIER

Vraiment, mon cher, on dirait que tu es né d'hier !

(Il sonne ; Germain entre.)

VILLEFORT

Que voulez-vous ?

NOIRTIER

Tu vas voir... Comment appelles-tu ce garçon ?

VILLEFORT

Germain.

NOIRTIER

Germain, conduisez-moi à la chambre de votre maître... Eh bien ?...

VILLEFORT

Germain, conduisez monsieur.

NOIRTIER

Au revoir, Gérard.

Scène VII

Villefort, puis Edmond.

VILLEFORT, à part

Finissons-en d'abord avec ce Dantès... (Haut.) Le prévenu est-il toujours là ?

EDMOND

Oui, monsieur.

VILLEFORT

Venez !...

EDMOND

Me voici !

VILLEFORT

Nous en étions à cette lettre, n'est-ce pas ?

EDMOND

Qui m'a été remise par le grand maréchal... Oui, monsieur ; et vous aviez la bonté de me dire que, si j'étais coupable, c'était par imprudence ; et que, d'ailleurs, cette imprudence était légitimée par les ordres de mon supérieur.

VILLEFORT

Oui, monsieur, et je ne me dédis pas.

EDMOND

Ainsi, je suis libre ?...

VILLEFORT

Oui ; seulement, cette lettre...

EDMOND

Je vous l'ai dit, monsieur, elle doit être devant vous... Ah ! monsieur, que de reconnaissance !...

VILLEFORT

Attendez... À qui est-elle adressée, cette lettre ?

EDMOND

À M. Noirtier, rue Coq-Héron, n° 5, à Paris.

VILLEFORT

À M. Noirtier ?...

EDMOND

Oui, monsieur... Le connaissez-vous ?

VILLEFORT

Un fidèle serviteur du roi ne connaît pas les conspirateurs.

EDMOND

Mais il s'agit donc d'une conspiration ?... En tout cas, monsieur, je ne conspire pas, moi. J'ignorais entièrement le contenu de la dépêche dont j'étais porteur.

VILLEFORT

Oui ; mais vous savez le nom de celui à qui elle était destinée !

EDMOND

Il était sur l'adresse.

VILLEFORT

Et vous n'avez montré cette lettre à personne ?

EDMOND

À personne, sur l'honneur, monsieur !

VILLEFORT

Tout le monde ignore que vous étiez porteur d'une lettre venant de l'île d'Elbe, et adressée à M. Noirtier ?

EDMOND

Tout le monde, excepté celui qui me l'a remise, et celui à qui je devais la remettre.

VILLEFORT

Vous avez vu M. Noirtier ?

EDMOND

Oui.

VILLEFORT

Et vous deviez lui remettre cette lettre ?

EDMOND

Ce soir !... Oh ! mon Dieu ! qu'y a-t-il donc, monsieur ?... Vous allez vous trouver mal... Voulez-vous que j'appelle, que je sonne ?...

VILLEFORT

Non, monsieur, ne bougez pas, ne dites pas un mot... C'est à moi de donner des ordres ici, et non pas à vous !

EDMOND

Monsieur...

VILLEFORT

Écoutez, les charges les plus accablantes résultent contre vous de cet interrogatoire... Je ne suis donc pas le maître de vous rendre à l'instant même, comme je le désirais, votre liberté ; en attendant, vous avez vu de quelle façon jusqu'ici j'ai agi envers vous ?...

EDMOND

Oui, monsieur, et, jusqu'au moment où vous avez lu cette

malheureuse lettre, vous avez été pour moi plutôt un ami qu'un juge.

VILLEFORT

Eh bien, monsieur, je vais vous retenir encore quelque temps prisonnier, le moins longtemps que je pourrai... La principale charge qui existe contre vous, c'est cette lettre... et vous voyez... vous voyez... je l'anéantis...

(Il brûle la lettre.)

EDMOND

Oh ! monsieur, vous êtes plus que la justice, vous êtes la bonté !...

VILLEFORT

Ainsi donc, après un pareil acte, vous comprenez que vous devez avoir confiance en moi ?...

EDMOND

Oh ! monsieur, dites-moi ce que je dois faire, et je m'y conformerai.

VILLEFORT

Il est possible qu'un autre que moi vienne vous interroger... Dites tout ce que vous m'avez dit, mais pas un mot de cette lettre !...

EDMOND

Je vous le promets !...

VILLEFORT

Vous comprenez, monsieur, nous savons seuls maintenant que cette lettre a existé ; on ne vous la représentera pas... Niez donc, niez hardiment, et vous êtes sauvé.

EDMOND

Je nierai, monsieur.

VILLEFORT

C'était la seule lettre que vous eussiez ?...

EDMOND

La seule !

VILLEFORT

Faites-en serment.

EDMOND

Je le jure !

(Villefort sonne ; le commissaire entre.)

VILLEFORT, à Edmond

Suivez monsieur.

EDMOND, avec expansion

Merci, merci, monsieur !

(Il sort.)

Scène VIII

Villefort, puis Noirtier, Germain.

VILLEFORT

Oh ! mon Dieu ! à quoi tiennent la vie et la fortune !... Si le procureur du roi eût été à Marseille ; si le juge d'instruction eût été appelé au lieu de moi, j'étais perdu... et ce papier... ce papier maudit me précipitait dans l'abîme... Ah ! mon père, mon père !... serez-vous donc toujours un obstacle à mon bonheur en ce monde, et faudra-t-il que mon avenir lutte éternellement avec votre passé !...

NOIRTIER, qui a changé de costume
et s'est rasé les favoris

Tu dis ?...

VILLEFORT

Monsieur !...

NOIRTIER

Ah ! bravo ! tu ne me reconnais pas toi-même !

VILLEFORT

C'est vous !...

NOIRTIER

Sans doute... Ne m'as-tu pas prévenu qu'on avait mon signalement ?...

VILLEFORT

Oui.

NOIRTIER

Eh bien, j'ai changé de visage.

GERMAIN, entrant

Monsieur, les hommes de la police sont là...

VILLEFORT

Lesquels ?

GERMAIN

Ceux à qui vous avez donné le signalement d'un étranger nouvellement arrivé à Marseille.

VILLEFORT

Qu'ils attendent !... qu'ils s'en aillent !...

NOIRTIER

Non pas, au contraire, qu'ils entrent... J'aime bien mieux qu'ils soient ici que dehors.

VILLEFORT

En effet, qu'ils entrent...

NOIRTIER

Eh ! sans doute, qu'ils entrent !... Mon cher, je l'ai toujours dit : il n'y a rien de commode comme les signalements... Cheveux et favoris noirs, redingote boutonnée, rosette d'officier à la boutonnière, chapeau à larges bords... Une tasse de thé avec moi, Gérard !...

VILLEFORT

Les voilà !

NOIRTIER

Pardieu ! je les connais bien.

Scène IX

Les mêmes, un homme de la police, deux agents.

VILLEFORT

Eh bien, messieurs ?...

L'HOMME

Eh bien, monsieur le substitut, nous l'avons manqué, mais de bien peu de chose... À l'angle du quai, il a failli être pris ; il faut qu'il soit entré dans quelque maison particulière... Nous venons chercher un ordre pour fouiller dans toutes les maisons de la rue...

NOIRTIER

Mon cher Villefort, je ne veux pas t'empêcher de faire tes affaires... Donne cet ordre... donne...

VILLEFORT

Mais...

NOIRTIER

Donne, mon cher... Fouille, cherche, appréhende au corps, c'est ton état... Adieu, mon ami... (Aux agents.) Vous permettez, messieurs ?... Adieu, Villefort !...

(Il passe au milieu des agents.)

Scène X

Les mêmes, Noirtier.

L'HOMME

Monsieur ne nous donne pas l'ordre ?...

VILLEFORT

Inutile... L'homme que nous cherchions a été pris à Aix... Mais nous en avons un, là, bien autrement dangereux.

L'HOMME

Lequel ?...

VILLEFORT

Celui qui a été arrêté à la Réserve... Qu'il soit conduit à l'instant même au château d'If, écroué, mis au plus profond secret... Voici l'ordre pour le gouverneur... Allez !...

(L'agent sort.)

GERMAIN

Madame est là avec cette jeune fille...

VILLEFORT

Dites que je ne puis les recevoir, et venez me rejoindre à la porte... Je pars à l'instant même pour Paris... Allez !...

Scène XI

Villefort, seul.

Napoléon débarqué dans trois jours !... Allons, ce qui devait faire ma perte fera peut-être ma fortune... À l'œuvre, Villefort !...

à l'œuvre !...

ACTE TROISIÈME

SIXIÈME TABLEAU

Le cachot d'Edmond, au château d'If.

Scène première

Edmond, couché sur la dalle ; le geôlier.

LE GEÔLIER

Dis donc, l'ami !... Tu ne réponds pas ?... Comme il te fera plaisir... Voici ton pain, voici ton eau, entends-tu ?... Entêté ! il devrait pourtant s'être accoutumé à moi, depuis bientôt quatre ans que je le sers... Hum ! m'est avis qu'il n'ira pas loin maintenant... Non, il ne fera pas de vieux os... En attendant, voici son pain, voici son eau... Voici ton pain, entends-tu ?... Non ? Bonsoir, alors !

(Il sort.)

Scène II

Edmond, seul, se relevant.

Oh ! quelquefois... jadis... dans mes courses lointaines... quand j'étais encore un homme, quand, libre et puissant, je jetais aux autres hommes des commandements qui étaient exécutés, j'ai vu le ciel se couvrir, la mer frémir et gronder, l'orage naître dans un coin du ciel, et, comme un aigle gigantesque, battre les deux horizons de ses deux ailes... Alors, je sentais que mon vaisseau n'était plus qu'un refuge impuissant ; car mon vaisseau, léger comme une plume à la main d'un géant, tremblait et frissonnait lui-même, bientôt, au bruit effroyable des lames ; l'aspect des rochers tranchants m'annonçait la mort, et la mort m'épouvantait, et je réunissais toutes les forces de l'homme et toute l'intelligence du marin pour lutter contre Dieu !... Car j'étais heureux alors ; car revenir à la vie, c'était revenir au bonheur ; car cette mort, je ne l'avais pas appelée, je ne l'avais pas choisie ; car le sommeil enfin me paraissait dur sur ce lit d'algues et de cailloux ;

car je m'indignais, moi qui me croyais une créature faite à l'image de Dieu, de servir, après ma mort, de pâture aux goëlands et aux vautours !... Mais, aujourd'hui, c'est autre chose !... mais, aujourd'hui, j'ai perdu tout ce qui pouvait me faire aimer la vie !... mais, aujourd'hui, la mort me sourit comme sourit une nourrice à l'enfant qu'elle va bercer !... mais, aujourd'hui enfin, je meurs à ma guise... aujourd'hui, je m'endors las et brisé, comme je m'endormais après un de ces soirs de désespoir et de rage pendant lesquels j'avais compté trois mille tours dans ma chambre... c'est-à-dire trente mille pas, c'est-à-dire près de dix lieues !... mais, aujourd'hui... aujourd'hui... je veux mourir et je mourrai !... Ma vie est l'image de ce pain et de cette eau... je la sème miette à miette, je la répands goutte à goutte... (Il émiette son pain à travers les barreaux d'une meurtrière.) Demain, demain, je l'espère, ô mon Dieu ! tout sera fini... Et toi, mon juge, toi, mon juge éternel et miséricordieux, tu me diras peut-être quel crime j'ai commis !...

Scène III

Le gouverneur, de Bavière, le geôlier, Edmond.

LE GOUVERNEUR

Par ici, monsieur l'inspecteur, par ici !

DE BAVILLE

Quel est le prisonnier chez lequel nous allons entrer ?

LE GOUVERNEUR

C'est le numéro 17.

DE BAVILLE

Je ne sais vraiment pas pourquoi on nous fait faire ces tournées inutiles : qui voit un prisonnier en voit cent ; qui entend un prisonnier en entend mille... C'est toujours la même chose : mal nourris et innocents. Qu'est-ce que celui-ci ?

LE GOUVERNEUR

Oh ! celui-ci est un conspirateur des plus dangereux, et qui nous est recommandé particulièrement comme un homme capable

de tout.

DE BAVILLE

Il est seul ici depuis longtemps ?

LE GOUVERNEUR

Il nous a été amené quelques jours avant le débarquement de l'usurpateur, le 28 février 1815, à onze heures du soir.

DE BAVILLE

Et il est dans ce cachot depuis son entrée au château d'If ?

LE GOUVERNEUR

Non, monsieur ; il avait été placé d'abord dans un cachot moins sombre ; mais, dans un accès de rage, il a voulu tuer son geôlier, et on l'a fait descendre dans celui-ci.

DE BAVILLE, au geôlier

Est-ce vous qu'il a menacé ?

LE GEÔLIER

Oui, monsieur.

DE BAVILLE

Voulez-vous qu'on s'en plaigne ?

LE GEÔLIER

Inutile, monsieur ; il est assez puni comme cela... D'ailleurs, il tourne presque à la folie, et, avant un an, il sera fou tout à fait.

DE BAVILLE

Ma foi, tant mieux pour lui ! il souffrira moins... (À Dantès.)
Mon ami...

EDMOND

Qui m'appelle son ami ?

DE BAVILLE

Moi.

EDMOND

Vous êtes un homme, et vous m'appellez votre ami ?

DE BAVILLE

Ah ! ah ! c'est un misanthrope, à ce qu'il paraît... Avez-vous à vous plaindre de quelque chose ?

EDMOND

J'ai à me plaindre d'être en prison sans savoir pourquoi.

DE BAVILLE

En résumé, que demandez-vous ?

EDMOND

Je demande quel crime j'ai commis ; je demande qu'on me donne des juges ; je demande qu'on me fusille si je suis coupable... mais aussi qu'on me mette en liberté si je suis innocent.

LE GOUVERNEUR

Vous êtes bien humble aujourd'hui ; vous n'avez pas toujours été comme cela... Vous parliez tout autrement, mon cher ami, le jour où vous vouliez assommer votre gardien.

EDMOND

C'est vrai, monsieur... et j'en demande bien humblement pardon à cet homme, qui, après tout, faisait son devoir... Mais, que voulez-vous ! alors, j'étais fou, j'étais furieux !...

DE BAVILLE

Et vous ne l'êtes plus maintenant ?

EDMOND

Non, monsieur... La captivité m'a plié, brisé, anéanti... Il y a si longtemps que je suis ici !

DE BAVILLE

Nous sommes au 30 octobre 1818 : il n'y a cependant que trois ans et neuf mois que vous êtes prisonnier...

EDMOND

Oh ! monsieur, trois ans et neuf mois, vous trouvez que ce n'est pas long !... Près de quatre ans de prison pour un homme qui, comme moi, touchait au bonheur, qui allait épouser la femme qu'il aimait, qui voyait s'ouvrir devant lui une carrière honorable... à qui tout manque à l'instant... et qui, du jour le plus beau, tombe dans la nuit la plus profonde... qui voit sa carrière détruite... qui ne sait pas si celle qui l'aimait l'aime toujours... qui ne sait pas si son vieux père est mort ou vivant !... Quatre ans de prison pour un homme habitué à l'air de la mer, à l'indépendance du marin, à l'espace, à l'immensité, à l'infini !... Quatre ans de prison !... C'est plus que n'en mériteraient tous les crimes que désigne par les noms les plus odieux la langue humaine... Ayez

donc pitié de moi, monsieur, et demandez pour moi, non pas l'indulgence, mais la rigueur... non pas une grâce, mais un jugement... Des juges, monsieur ! je ne demande que des juges... On ne peut pas refuser des juges à un accusé.

DE BAVILLE

C'est bien... On verra.

EDMOND

On verra... Vous avez dit que l'on verrait... Oh ! monsieur, c'est la première fois, depuis quatre ans, que je trouve l'occasion de parler à un autre homme que mon geôlier... Écoutez-moi avant de m'abandonner, car on sera peut-être quatre ans encore à descendre dans ma prison... Oui, l'on vous a dit vrai ; oui, j'ai commencé par l'orgueil, qui est une suite de l'espoir... une conscience de l'innocence... Puis j'en suis venu à douter de mon innocence, et j'ai cherché quel crime je pouvais avoir commis. Alors, j'ai pensé devenir fou ; alors, je suis tombé du haut de mon orgueil ; alors, j'ai prié... non pas encore Dieu, mais les hommes... Dieu est le dernier recours, et le malheureux, qui devrait commencer par lui, n'arrive à lui cependant qu'après avoir épuisé toutes les autres espérances... J'ai prié qu'on me tirât de mon cachot pour me mettre dans un autre cachot, fût-il plus noir, fût-il plus profond encore que celui-ci... Un changement, même désavantageux pour moi, était toujours un changement, et me promettait une distraction de quelques jours... J'ai demandé la promenade, l'air, des livres, des instruments ; mais on m'a tout refusé, ou plutôt on n'a répondu à rien de ce que je demandais... Mais n'importe, je parlais, et parler à un geôlier, muet et inflexible, c'était encore un plaisir. Je parlais pour entendre le son de ma propre voix... J'avais essayé de parler quand j'étais seul ; mais alors je me faisais peur... Souvent, du temps que j'étais en liberté, je m'étais fait un épouvantail de ces chambrées de prisonniers, composées de vagabonds, de bandits et d'assassins... Eh bien, j'en vins à souhaiter d'être jeté dans quelqu'un de ces bouges, afin de voir d'autres visages que celui de ce geô-

lier impassible, qui ne voulait pas me répondre !... J'ai regretté le bagne, avec son costume infamant, sa chaîne au pied, sa flétrissure à l'épaule... Au moins, les galériens sont dans la société de leurs semblables ; ils respirent l'air, ils voient le ciel !... Les galériens sont bien heureux !...

DE BAVILLE

C'est très-curieux... Il a commencé par le désespoir, il a tourné à la dévotion, et voilà qu'il touche à la folie. Oh ! je connais cela, moi qui fais des observations sur les prisonniers...

EDMOND

Un jour, un jour enfin, je demandai qu'on me donnât un compagnon, fût-ce cet abbé dont j'avais entendu parler... Je l'eusse soigné, j'eusse essayé de le guérir... Ma vie ne se fût plus écoulée aussi inutile et inaperçue !... Alors, ayant épuisé le cercle des ressources humaines, le désespoir succéda à la piété... La mort était le repos... Je résolu de mourir.

DE BAVILLE

Et quand cela ?

EDMOND

Il y a quatre jours, monsieur.

DE BAVILLE

Et de quel genre de mort voulez-vous mourir ?

EDMOND

Oh ! je puis le dire, monsieur ; car, si je veux mener mon dessein à bout, toutes les puissances humaines ne m'empêcheront pas d'exécuter mon projet ; je veux mourir de faim...

DE BAVILLE

Et depuis combien de jours n'avez-vous pas mangé ?

EDMOND

Depuis quatre jours.

LE GEÔLIER

Le prisonnier ment ; tous les jours, je trouve sa cruche vide et son pain absent.

EDMOND

Je vide la cruche dans un coin de mon cachot, je casse le pain

par petits morceaux, et je l'émiette sur le sable.

DE BAVILLE

Et, malgré ma visite, vous persévérez dans votre projet ?

EDMOND

Si demain, à cette heure-ci, je ne suis pas dans un autre cachot, demain, je l'espère, je serai mort.

DE BAVILLE

C'est bien. (Bas, au gouverneur.) Vous lui ferez donner du pain blanc et une bouteille de vin, au lieu de son pain noir et de sa cruche d'eau.

EDMOND

Monsieur, au nom du ciel ! dites-moi un mot, un seul... Dites-moi d'espérer !

DE BAVILLE

Je reverrai votre dossier, voilà tout ce que je puis vous dire... Vous me montrerez le livre d'écrou, n'est-ce pas, monsieur le gouverneur ?

LE GOUVERNEUR

Certainement... Mais vous trouverez contre le prisonnier des notes terribles...

DE BAVILLE

Vous entendez ?

EDMOND

Oui ; mais, sur l'honneur, je ne comprends pas...

DE BAVILLE

Qui vous a fait arrêter ?

EDMOND

M. de Villefort.

DE BAVILLE

Lui supposez-vous quelque motif de haine contre vous ?

EDMOND

Au contraire, monsieur : il a été excellent pour moi... Voyez-le, entendez-vous avec lui...

DE BAVILLE

M. de Villefort n'est plus à Marseille... Il est passé de Mar-

seille à Nîmes, et de Nîmes à Versailles.

EDMOND

Ah ! je ne m'étonne plus qu'on m'ait oublié, mon protecteur n'est plus là !...

LE GOUVERNEUR

Voulez-vous voir le registre d'écrou tout de suite ?

DE BAVILLE

Non, finissons-en avec les cachots... Ne m'avez-vous pas parlé d'un abbé ?

LE GOUVERNEUR

Ce n'est pas un prisonnier misanthrope comme celui-ci, et sa folie est moins attristante que la raison de son voisin.

EDMOND, à part

Ils se consultent, sans doute.

DE BAVILLE

Et quelle est sa folie ?

LE GOUVERNEUR

Oh ! une folie étrange ! Il se croit possesseur d'un trésor immense... La première année de sa captivité, il a fait offrir au gouvernement un million, si le gouvernement le voulait mettre en liberté ; la seconde année, deux millions ; la troisième, trois ; et ainsi progressivement... Il en est à sa septième année de captivité, et il va nous offrir sept millions.

DE BAVILLE

Ah ! c'est curieux. Comment le nommez-vous ?

LE GOUVERNEUR

Faria.

DE BAVILLE

C'est bien ! conduisez-moi dans son cachot.

EDMOND

Monsieur, au nom du ciel !...

DE BAVILLE

Ah ! c'est vrai !

LE GOUVERNEUR

Que décidez-vous à l'égard du prisonnier ?

DE BAVILLE

Si, demain, il continue à refuser la nourriture, on lui mettra la camisole et on le fera manger de force.

EDMOND

Monsieur...

DE BAVILLE

Je ne puis m'engager à rien, on verra vos notes.

EDMOND

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !...

LE GEÔLIER

Chut ! on va vous apporter du pain blanc et du vin.

EDMOND

Pourquoi ?

LE GEÔLIER

Parce qu'on veut que vous viviez.

Scène IV

Edmond, seul.

Parce qu'on veut que je vive !... Ne dirait-on pas entendre des paroles chrétiennes ? Mon Dieu ! est-il donc permis à l'homme de fausser ainsi les mots de la langue humaine ?... On veut que je vive ! Ne croirait-on pas reconnaître une parole de frère dans cette parole que mon plus cruel ennemi ne prononcerait pas ?... Vous voulez que je vive, tigres que vous êtes ! Mais dites-moi donc votre pensée : vous voulez que je souffre !... Non, mourir ! mourir !... mon Dieu ! laissez-moi mourir !... (Écoutant.) Qu'est-ce que cela ?... Ce bruit sourd, mystérieux, insaisissable, j'ai déjà cru l'entendre hier... Il me semble que je l'entends encore... Oui, oui... D'où vient-il ?... De ce côté, de là ! il vient de là !... Oh ! ce sont sans doute des ouvriers qui réparent quelque cachot !... Non, non, ils frapperaient plus fort, ils n'emploieraient pas tant de précautions... On dirait la pression d'un ciseau sur ces pierres... C'est là... là... derrière mon lit... Oh ! mon Dieu ! on vient... Que vient-on faire dans mon cachot ?... Ah ! c'est le geôlier qui m'ap-

porte mon pain blanc et mon vin... Mon Dieu ! s'il allait entendre du bruit... Prévenons-le... Le voilà !

Scène V

Edmond, le geôlier.

LE GEÔLIER

Eh bien, sommes-nous toujours méchant ? Sommes-nous toujours décidé à mourir ?

EDMOND

Non, non, non, mon bon Antoine... Donne !

LE GEÔLIER

Vous n'êtes pas dégoûté ! du pain que le roi n'en mange pas de meilleur.

EDMOND

Oui, oui...

LE GEÔLIER

Et du vin !

EDMOND

Bon, excellent, n'est-ce pas ?

LE GEÔLIER

Je crois bien ! Si cela continue, mieux vaudra être prisonnier que geôlier... On n'y connaît plus rien, aux prisons, parole d'honneur !

EDMOND, à part

Il a cessé.

LE GEÔLIER

Allons, ne mangez pas trop vite... et surtout ne mangez pas trop.

EDMOND

Sois tranquille, mon bon Antoine.

LE GEÔLIER

Je puis donc retourner dire que je vous ai vu manger ?

EDMOND

Sans doute ! retourne et remercie M. l'inspecteur, remercie M. le gouverneur, remercie...

LE GEÔLIER, à part

Décidément, il devient fou ; pauvre diable !... (Haut.) Allons, allons, ménagez votre pitance... Vous en avez pour jusqu'à demain.

(Il sort.)

Scène VI

Edmond, puis une voix.

EDMOND

Oui, oui, jusqu'à demain... C'était bien un prisonnier... Il a compris mon avis, et il a cessé... Des ouvriers eussent continué, eux... Ah ! je respire ; mais s'il allait fouiller d'un autre côté... C'était là... là !... On n'entend plus rien... Était-ce donc une erreur ?... Ô mon Dieu ! mon Dieu ! après m'avoir ôté la liberté, après m'avoir ôté le calme de la mort... mon Dieu ! qui m'avez rappelé à l'existence, mon Dieu ! ayez pitié de moi, et ne me laissez pas mourir dans le désespoir !

UNE VOIX

Qui parle de Dieu et de désespoir en même temps ?

EDMOND

Oh ! j'ai entendu la voix d'un homme ! Au nom du ciel ! vous qui m'avez parlé, parlez encore !...

UNE VOIX

Qui êtes-vous ?

EDMOND

Un malheureux prisonnier.

LA VOIX

Votre pays ?

EDMOND

La France !

LA VOIX

Votre nom ?

EDMOND

Edmond Dantès.

LA VOIX

Je vous connais. Cette pierre qui me reste à percer donne donc dans votre cachot ?

EDMOND

Oui !

LA VOIX

À quel endroit de votre cachot ?

EDMOND

Derrière mon lit !

LA VOIX

A-t-on dérangé quelquefois votre lit depuis que vous êtes en prison ?

EDMOND

Jamais !

LA VOIX

Je puis donc agir ?

EDMOND

Sans retard, à l'instant même, je vous en supplie... Ah ! venez, venez ! Un homme, un compagnon, un frère !... Merci, Seigneur ! merci !

Scène VII

Edmond, Faria.

FARIA

Attendez ! Voyons d'abord si mon passage n'a pas laissé de traces.

EDMOND

Voyez !...

FARIA

Toute notre tranquillité à venir est là-dedans, comprenez-vous ?... Non... Bien... Vous m'avez donc entendu travailler ?

EDMOND

Oui !...

FARIA

Depuis combien de temps ?

EDMOND

Depuis hier.

FARIA

C'est vous qui avez frappé ?

EDMOND

C'est moi !...

FARIA

Pour m'indiquer un danger ?

EDMOND

Oui.

FARIA

Je m'en suis douté, et j'ai cessé de travailler.

EDMOND

Oh ! combien j'avais peur que vous ne reprissiez pas votre ouvrage !...

FARIA

Voyons votre cachot à vous.

EDMOND

Pourquoi faire ?

FARIA

Pour savoir s'il nous reste quelque espoir. Sur quoi donne cette muraille ?

EDMOND

Sur le corridor.

FARIA

Impossible de fuir de ce côté, il y a trois portes avant d'arriver à la cour. Cet angle est de granit, il faudrait dix ans de travail à dix mineurs, munis de leurs outils, pour le percer... Et cette meurtrière ?

EDMOND

Elle donne sur la galerie où se promènent les sentinelles.

FARIA

Vous en êtes sûr ?

EDMOND

La nuit, j'entends le bruit de leurs pas, et parfois de petits

cailloux qui roulent sous leurs pieds viennent tomber jusque sur mon lit.

FARIA

Vous voyez donc bien qu'il est impossible de fuir par votre cachot !

EDMOND

Eh bien ?

FARIA

Eh bien, que la volonté de Dieu soit faite !...

EDMOND

Mais pourquoi vous décourager ainsi ? Ce serait trop demander à Dieu que de vouloir réussir du premier coup ! Ne pouvez-vous recommencer, dans un autre sens, ce que vous avez fait dans celui-ci ? Je serai là, cette fois. Je suis jeune, je suis fort, plein d'espérance depuis que je vous ai vu... Je vous aiderai.

FARIA

Mais savez-vous ce que j'ai fait, pour me parler ainsi de recommencer, jeune homme ?... Savez-vous qu'il m'a fallu quatre ans pour confectionner les outils que je possède ? savez-vous que, depuis deux ans, je gratte et creuse une pierre dure comme le granit ? savez-vous, enfin, que je croyais toucher au but de tous mes travaux, et que Dieu non-seulement recule ce but, mais le transporte je ne sais où ?... Ah ! je vous le dis, je vous le répète, je ne ferai plus rien désormais pour essayer de reconquérir ma liberté, puisque la volonté de Dieu est qu'elle soit perdue à tout jamais !...

EDMOND

Eh bien, j'ai trouvé ce que vous cherchiez, moi...

FARIA

Vous ?...

EDMOND

Oui... Nous descellons ces barreaux qui donnent sur la galerie extérieure, nous tuons la sentinelle, et nous nous évadons ! Il ne faut, pour que ce plan réussisse, que du courage, vous en avez ; de la vigueur, je n'en manque pas ; je ne parle plus de patience,

vous avez fait vos preuves ; je ferai les miennes.

FARIA

Un instant ! Vous n'avez pas compris de quelle espèce est mon courage et quel emploi je compte faire de ma force... Jusqu'ici, je croyais n'avoir affaire qu'aux choses, et voilà que vous me proposez, vous, d'avoir affaire aux hommes... J'ai pu percer un mur et détruire un escalier ; mais je ne percerai pas une poitrine et ne détruirai pas une existence !

EDMOND

Comment ! pouvant être libre, vous seriez retenu par un pareil scrupule ?...

FARIA

Mais, vous-même qui êtes jeune et fort, pourquoi n'avez-vous pas, un soir, assommé votre geôlier, revêtu ses habits et essayé de fuir ?

EDMOND

L'idée ne m'en est pas venue.

FARIA

C'est que, instinctivement, vous avez une telle horreur pour un pareil crime, que vous n'y avez pas songé. L'homme répugne au sang ; ce ne sont point les lois sociales qui proscrivent le meurtre, ce sont les lois naturelles.

EDMOND

Quel homme êtes-vous donc, que vous m'expliquez ainsi ce qui se passe dans mon âme ?

FARIA

D'ailleurs, depuis bientôt sept ans que je suis en prison, j'ai repassé dans mon esprit toutes les évasions célèbres, et je n'ai vu réussir que bien rarement les évasions violentes... Attendons une occasion, et, si cette occasion se présente, profitons-en.

EDMOND

Vous avez pu attendre, vous. Ce long travail vous faisait une occupation de tous les instants... et, quand vous n'aviez pas votre travail pour vous distraire, vous aviez vos espérances pour vous consoler...

FARIA

Puis j'avais d'autres occupations encore.

EDMOND

Que faisiez-vous donc ?

FARIA

J'étudiais ou j'écrivais.

EDMOND

On vous donne donc du papier, des plumes et de l'encre ?

FARIA

Non, je m'en fais.

EDMOND

Vous vous faites du papier, des plumes et de l'encre ?

FARIA

Oui, et des instruments pour percer la muraille. Voulez-vous voir tout cela ?

EDMOND

Oh ! bien certainement.

FARIA

Eh bien, venez, alors.

EDMOND

Où cela ?

FARIA

Dans mon cachot.

EDMOND

Passez devant, je vous suis.

SEPTIÈME TABLEAU

La prison de Faria.

Scène unique

Faria, puis Edmond.

FARIA

Venez !... Dieu merci, nous avons tout le temps... Voilà le soleil qui se couche... Commencez par allumer cette lampe.

EDMOND

On vous permet donc d'avoir de la lumière ?

FARIA

Je m'en suis procuré... De la viande que l'on me donne deux fois par semaine, j'extrait la graisse, et j'en tire cette espèce d'huile compacte que vous voyez dans le couvercle de ce pot à l'eau... La mèche est faite avec l'effilé de mes chemises et de mes draps. Maintenant, voici tout mon ouvrage sur l'Italie, faisant à peu près un volume in-quarto.

EDMOND

Sur quoi est-il écrit ?

FARIA

Sur des bandes de toile, larges de quatre pouces, comme vous voyez, et longues de dix-huit, à peu près... J'ai inventé une préparation qui rend ce linge lisse et uni comme le parchemin.

EDMOND

Mais encore, pour écrire ce traité, vous a-t-il fallu des plumes, de l'encre, un canif ?

FARIA

Des plumes, je m'en suis fait avec des cartilages de poisson.

EDMOND

Mais de l'encre ?

FARIA

Il y avait autrefois une cheminée ici, comme vous le voyez... La cheminée a été bouchée ; mais on y avait fait du feu pendant de longues années, elle était donc tapissée de suie... Je fais dissoudre cette suie dans une portion du vin qu'on me donne tous les dimanches, et, pour les notes particulières qui ont besoin d'attirer les yeux, je me pique les doigts, et j'écris avec mon sang.

EDMOND

Mais le canif, le canif ?

FARIA

Le canif, c'est mon chef-d'œuvre... Je l'ai fait, ainsi que le couteau que voici, avec un vieux chandelier de fer.

EDMOND

Oh ! monsieur, j'avais entendu raconter de merveilleuses choses de la patience et de l'adresse des prisonniers, mais, en vérité, rien qui ressemblât à cela... Qui êtes-vous donc, monsieur, et comment vous appelez-vous ?

FARIA

Je me nomme Faria...

EDMOND

Comment ! ce prisonnier que l'on croit malade ?

FARIA

Que l'on croit fou, voulez-vous dire...

EDMOND

Je n'osais...

FARIA

Oui, oui, c'est moi qui passe pour fou ; c'est moi qui divertis depuis si longtemps les hôtes de cette prison ; c'est moi, enfin, qui réjouirais les petits enfants s'il y avait des petits enfants dans le séjour de la douleur sans espoir. Maintenant, à votre tour.

EDMOND

Moi, ma vie est courte ; seulement, elle renferme un abîme... et j'y suis tombé.

FARIA

Oui, la femme du geôlier, que j'ai soignée dans une maladie, m'a tout raconté... Vous avez été arrêté le jour même de vos fiançailles, au moment où vous alliez devenir capitaine de navire ; on vous a arrêté sur une dénonciation anonyme qui vous accusait d'avoir vu l'empereur à l'île d'Elbe, et d'avoir rapporté en France une lettre adressée à un agent bonapartiste... Dites-moi, quelqu'un avait-il intérêt à ce que vous ne devinsiez pas capitaine du *Pharaon* ?

EDMOND

Non, j'étais fort aimé à bord.

FARIA

De tous ?

EDMOND

De tous... un seul homme excepté.

FARIA

Cet homme, comment se nommait-il ?

EDMOND

Danglars.

FARIA

Qu'était-il à bord ?

EDMOND

Agent comptable !

FARIA

Si vous fussiez devenu capitaine, l'eussiez-vous maintenu dans son poste ?

EDMOND

Non, si la chose eût dépendu de moi.

FARIA

Bien... Quelqu'un a-t-il assisté à votre dernier entretien avec le capitaine Leclère ?

EDMOND

Nous étions seuls.

FARIA

Quelqu'un a-t-il entendu votre conversation ?

EDMOND

La porte était ouverte, et même... attendez donc !... Danglars est passé juste au moment où le capitaine Leclère me remettait la dépêche destinée au grand maréchal.

FARIA

Bravo ! nous sommes sur la voie... Avez-vous emmené quelqu'un avec vous à terre, quand vous avez relâché à l'île d'Elbe ?

EDMOND

Personne !

FARIA

Cette lettre qu'on vous a remise, l'avez-vous cachée ?

EDMOND

Elle était trop large pour entrer dans la poche de ma veste de

marin, je l'ai rapportée à la main.

FARIA

De sorte que l'on a pu voir à bord que vous rapportiez une lettre de l'île d'Elbe ?

EDMOND

Certainement.

FARIA

Danglars, comme les autres ?

FARIA

Danglars, comme les autres.

EDMOND

Maintenant, écoutez bien... Quelle était l'écriture ordinaire de Danglars ?

EDMOND

Une belle cursive.

FARIA

Quelle était l'écriture de la lettre anonyme ?

EDMOND

Une écriture renversée.

FARIA

Contrefaite, alors ?

EDMOND

Bien hardie pour être contrefaite.

FARIA

Attendez.

(Faria prend une de ses plumes et écrit de la main gauche.)

EDMOND

Oh ! c'est étonnant...

FARIA

Comme l'autre écriture ressemblait à celle-ci, n'est-ce pas ? C'est que la dénonciation a été écrite de la main gauche. J'ai observé une chose.

EDMOND

Laquelle ?

FARIA

C'est que toutes les écritures tracées de la main droite sont variées, tandis que toutes les écritures tracées de la main gauche se ressemblent.

EDMOND

Vous avez donc tout vu, tout observé ?

FARIA

Continuons. Quelqu'un avait-il intérêt à ce que vous n'épousassiez pas votre fiancée ?

EDMOND

Oui, un jeune homme qui l'aimait.

FARIA

Son nom ?

EDMOND

Fernand Mondego.

FARIA

Croyez-vous que celui-ci ait été capable d'écrire la lettre ?

EDMOND

Non : il m'eût donné un coup de couteau, voilà tout. D'ailleurs, il ignorait tous les détails consignés dans la dénonciation.

FARIA

Vous ne les aviez donnés à personne ?

EDMOND

À personne !

FARIA

Pas même à votre maîtresse ?

EDMOND

Pas même à ma fiancée.

FARIA

C'est Danglars.

EDMOND

Oh ! maintenant, j'en suis sûr.

FARIA

Danglars connaissait-il Fernand ?

EDMOND

Oui... Attendez !... je me rappelle...

FARIA

Quoi ?

EDMOND

Le jour de nos fiançailles, je les ai vus attablés ensemble sous la tonnelle du père Pamphile... Danglars était amical et railleur... Fernand était pâle et troublé !

FARIA

Ils étaient seuls ?

EDMOND

Non, ils avaient avec eux un troisième compagnon, un tailleur, nommé Caderousse ; mais celui-là était ivre... Attendez !... attendez !... près de la table où ils buvaient, il y avait un encrier, du papier, des plumes... Oh ! les infâmes ! les infâmes !...

FARIA, riant

Non, les hommes ! les hommes !... Voulez-vous savoir autre chose, maintenant ?

EDMOND

Oui, oui ! puisque vous approfondissez tout, puisque vous voyez clair en toute chose, je veux savoir pourquoi je n'ai été interrogé qu'une fois, pourquoi on ne m'a pas donné de juges, et comment je suis condamné sans arrêt !

FARIA

Oh ! ceci est un peu plus grave... La justice a des allures sombres et mystérieuses qu'il est difficile de pénétrer. Il va falloir, sur ce sujet, me donner les indications les plus précises.

EDMOND

Voyons, faites des questions ; car, en vérité, vous voyez plus clair dans ma vie que moi-même.

FARIA

Qui vous a interrogé ?

EDMOND

Un homme de vingt-sept à vingt-huit ans.

FARIA

Bien !... pas corrompu encore, mais ambitieux déjà. Quelles furent ses manières envers vous ?

EDMOND

Douces, plutôt que sévères.

FARIA

Lui avez-vous tout raconté ?

EDMOND

Tout !

FARIA

Et ses manières ont-elles changé dans le courant de l'interrogatoire ?

EDMOND

Un instant, elles ont été altérées, lorsqu'il eut lu la lettre qui me compromettait ; il parut comme accablé de mon malheur.

FARIA

De votre malheur ?

EDMOND

Oui.

FARIA

Êtes-vous bien sûr que c'était votre malheur qu'il plaignait ?

EDMOND

Il m'a donné une grande preuve de sa sympathie, du moins.

FARIA

Laquelle ?

EDMOND

Il a brûlé la seule pièce qui pouvait me compromettre.

FARIA

Laquelle ? la dénonciation ?...

EDMOND

Non, la lettre.

FARIA

Vous en êtes sûr ?

EDMOND

Cela s'est passé devant moi.

FARIA

C'est autre chose ; cet homme pourrait être un plus profond scélérat que vous ne croyez.

EDMOND

Vous me faites frissonner, sur mon honneur ! le monde est-il donc peuplé de tigres ?

FARIA

Oui ; seulement, les tigres à deux pieds sont plus dangereux que les autres.

EDMOND

Continuons ! continuons !...

FARIA

Il a brûlé la lettre, m'avez-vous dit ?

EDMOND

Oui ! en s'écriant : « Il n'existe que cette preuve contre vous, et je l'anéantis. »

FARIA

Cette conduite est trop sublime pour être naturelle.

EDMOND

Vous croyez ?

FARIA

J'en suis sûr... À qui cette lettre de Napoléon était-elle adressée ?

EDMOND

À M. Noirtier, rue Coq-Héron, n° 5, à Paris.

FARIA

Noirtier ?... J'ai connu un comte de Noirtier à la cour de l'ancienne reine d'Étrurie... un Noirtier qui avait été girondin pendant la Révolution... Comment s'appelait votre homme, à vous ?

EDMOND

De Villefort... Qu'avez-vous ?...

FARIA

Voyez-vous cette lumière ?

EDMOND

Oui.

FARIA

Eh bien, tout est plus clair pour moi maintenant que ce rayon transparent et lumineux... Et cet homme a été bon pour vous ?

EDMOND

Oui.

FARIA

Il vous a fait jurer de ne jamais prononcer le nom de Noirtier ?

EDMOND

Oui.

FARIA

Ce Noirtier, pauvre aveugle que vous êtes, savez-vous ce que c'était que ce Noirtier ?... Ce Noirtier, c'était son père !

EDMOND

Son père ! son père !

FARIA

Oui, qui s'appelle Noirtier de Villefort !

EDMOND

Oh ! laissez-moi, laissez-moi !... il faut que je sois seul pour penser à tout cela !

FARIA

Pauvre enfant !

ACTE QUATRIÈME

HUITIÈME TABLEAU

Chez le comte de Morcerf. – Un riche salon.

Scène première
Un domestique, Morel.

LE DOMESTIQUE

Par ici, monsieur, je vous prie... Veuillez attendre un instant dans ce boudoir.

MOREL

Pardon, mon ami, mais je ne comprends pas ; il me semble qu'il y a ici une fête, et je pensais que la personne qui m'avait fait demander...

Scène II
Les mêmes, Mercédès.

MERCÉDÈS

La voici, monsieur !

MOREL

Madame...

MERCÉDÈS, au domestique

Laissez-nous !... Me reconnaissez-vous, monsieur Morel ?

MOREL

Madame, je cherche à me rappeler... Il me semble que j'ai déjà eu l'honneur... mais j'avoue...

MERCÉDÈS

Regardez-moi bien...

MOREL

Excusez-moi, madame...

MERCÉDÈS

Votre main, monsieur Morel. Je suis Mercédès.

MOREL

Mercédès la Catalane ?...

MERCÉDÈS

Oui, monsieur !... Mercédès la Catalane.

MOREL

Impossible !

MERCÉDÈS

Vous me trouvez donc bien changée, bien vieillie ?

MOREL

Au contraire, madame !... vous êtes belle, vous êtes jeune... et, à ce qu'il paraît, riche et heureuse.

MERCÉDÈS

Riche, oui, monsieur Morel... Mais asseyez-vous, je vous prie.

MOREL

Madame...

MERCÉDÈS

Oh ! vous me feriez croire que vous n'avez point plaisir à me revoir, et que vous êtes pressé de vous en aller...

MOREL

Vous vous tromperiez doublement en croyant cela, madame... Mais voulez-vous bien me permettre de vous adresser quelques questions ?

MERCÉDÈS

D'autant plus volontiers, monsieur, que je vous ai prié de venir me voir pour vous questionner moi-même.

MOREL

La lettre que j'ai reçue était signée de madame la comtesse de Morcerf.

MERCÉDÈS

C'est moi, monsieur.

MOREL

Mais alors... Fernand ?...

MERCÉDÈS

Tout n'est qu'heur et malheur en ce monde, vous le savez, cher monsieur Morel... Fernand est devenu M. le comte de Morcerf.

MOREL

Et vous ?

MERCÉDÈS

Et moi, monsieur, je suis devenue sa femme.

MOREL

En effet, pourquoi non ?... C'était la marche ordinaire des choses.

MERCÉDÈS

Oh ! monsieur, il y a un cruel reproche dans ce que vous me dites là !...

MOREL

Un reproche, madame la comtesse !...

MERCÉDÈS

Oui, je le comprends... Mais celui-là seul qui se fût trouvé à ma place peut en juger... Pauvre, en face d'un homme qui m'adorait et que j'aimais moi-même, non pas comme un amant, mais comme un frère, j'ai gardé près de deux ans la foi que j'avais jurée au pauvre Edmond... Puis, enfin, n'ayant plus d'espoir, j'ai cédé à l'obsession. Voilà comment j'ai épousé Fernand, monsieur, voilà comment je suis comtesse de Morcerf.

MOREL

Mon Dieu, madame, mais c'est un rêve !

MERCÉDÈS

Que je vais vous expliquer... Fernand, vous le savez, est parti comme soldat en 1816 ; vous l'avez vu revenir lieutenant en 1818. Ce fut alors que nous nous mariâmes. La guerre de l'indépendance éclata en Grèce, Fernand partit avec le grade de capitaine ; Ali, pacha de Nanina, avait besoin d'un officier instructeur : mon mari entra à son service, et devint l'homme de son intimité. Vous avez entendu raconter la mort du lion de l'Épire, comme on l'appelait : il fut surpris dans un kiosque, égorgé après une défense inouïe... Mon mari fut un de ses derniers défenseurs, et, en expirant, Ali lui tendit une bourse pleine de diamants... Cette bourse est la source de notre fortune... Fernand est donc revenu en France avec le grade de général, que Sa

Majesté a bien voulu lui confirmer, et auquel elle a ajouté le titre de comte. Voilà, cher monsieur Morel, comment il se fait que ma lettre était signée : comtesse de Morcerf, et non pas : Mercédès la Catalane.

MOREL

En vérité, madame, vous me faites une grande joie... Et M. le comte ?

MERCÉDÈS

Est dans le salon voisin.

MOREL

Maintenant, veuillez m'expliquer, madame, comment il se fait...

MERCÉDÈS

Que je vous aie écrit, que je vous reçoive au milieu d'un bal ?... Je vais vous le dire... J'ai su, aujourd'hui à cinq heures seulement, que vous étiez à Paris, et, en même temps, j'ai appris que vous quittiez Paris demain dès le matin... Je voulais vous voir, monsieur Morel, et j'ai pensé que vous seriez assez bon pour vous déranger à ma demande...

UNE FEMME DE CHAMBRE, entrant

Madame...

MERCÉDÈS

C'est bien, j'irai embrasser mon fils tout à l'heure... Allez !

MOREL

Vous avez un fils, madame la comtesse ?

MERCÉDÈS

Oui... Mais, vous-même, monsieur Morel, parlez-moi un peu de vous, de votre femme, de votre famille... Car, vous aussi, vous avez un fils ?

MOREL

Oui, madame, et une fille... Le fils, mon Maximilien, est à l'École polytechnique.

MERCÉDÈS

Et la fille ?

MOREL

C'est une enfant de six ou sept ans à peine ; elle est à Marseille chez sa mère... Pauvre petite Julie !... Mais, pardon, madame, vous paraissez distraite...

MERCÉDÈS

Oui, monsieur ; car vous venez de prononcer le mot de Marseille, et ce mot me rappelle le souvenir d'autres personnes que j'ai connues... dans cette ville.

MOREL

Oui, je comprends, vous pensez à...

MERCÉDÈS

Excusez-moi, monsieur Morel... Ayant été indulgent pour moi comme amante, ne me jugez pas trop sévèrement comme femme.

MOREL

Oh ! madame, je vous jugerais sévèrement, au contraire, si vous aviez oublié...

MERCÉDÈS

Non, non, je n'ai pas oublié, monsieur Morel, non !... Et maintenant, je vous avouerai une chose, c'est que mon désir de vous voir...

MOREL

Oui, oui, je comprends...

MERCÉDÈS

Eh bien ?

MOREL

Hélas ! madame !...

MERCÉDÈS

Pas de nouvelles ?...

MOREL

Aucune.

MERCÉDÈS

Il n'a point reparu à Marseille ?

MOREL

Nul ne l'a jamais revu.

MERCÉDÈS

Et vous ne savez rien, absolument rien sur son compte ?

MOREL

Rien.

MERCÉDÈS

Vous avez fait quelques démarches, cependant ?

MOREL

Toutes celles qu'il était possible de faire.

MERCÉDÈS

Mais... avez-vous remonté aux sources ?

MOREL

Aux plus sûres... J'ai été droit à M. de Villefort.

MERCÉDÈS

On me le présente ce soir. Nous avons eu la même idée, monsieur Morel... J'espérais, par lui, soit directement, soit indirectement...

MOREL

Il est inutile que vous lui parliez d'Edmond, madame.

MERCÉDÈS

Pourquoi cela ?

MOREL

Il ne vous en dira que ce qu'il m'en a dit.

MERCÉDÈS

Et que vous en a-t-il dit ? Vous comprenez mon impatience, n'est-ce pas, monsieur ?

MOREL

Il m'a dit qu'il avait envoyé les papiers de la procédure à Paris, et que, huit ou dix jours après cet envoi, le prisonnier avait été enlevé par ordre supérieur.

MERCÉDÈS

Enlevé ?...

MOREL

Oui.

MERCÉDÈS

Pauvre Edmond !... Et depuis ?...

MOREL

Et, depuis, M. de Villefort a été successivement envoyé à Nîmes, à Versailles, à Paris... Il était le seul qui pût me donner des renseignements... Je ne l'ai pas revu.

MERCÉDÈS

Ainsi donc, vous n'avez pu rien apprendre ?

MOREL

Rien.

MERCÉDÈS

Il est mort !...

MOREL

C'est plus que probable, madame.

MERCÉDÈS

Écoutez, monsieur Morel, je ne puis m'habituer à cette idée que le pauvre Edmond soit mort ; et cependant Dieu m'est témoin que, si je l'eusse cru vivant, nulle puissance au monde n'eût pu me déterminer à devenir l'épouse d'un autre... Je voulais donc vous dire que, si jamais vous appreniez que nous avons été trompés tous deux... que, s'il arrivait qu'il reparût à Marseille, ou que, si vous saviez enfin qu'il existe dans un lieu du monde quelconque... je voulais vous dire que je compte sur vous, monsieur Morel, pour m'écrire ces deux seuls mots : « Il vit ! »

MOREL

Madame, à l'instant même, je le ferais.

MERCÉDÈS

Merci, monsieur... Et peut-être alors serai-je plus malheureuse, mais au moins je serai plus calme.

MOREL

Je n'ai pas besoin de vous dire, madame, que, si vous revenez jamais à Marseille...

MERCÉDÈS

Oh ! monsieur Morel, on ne retourne pas facilement là où l'on a éprouvé de pareilles douleurs !

MOREL

Il y a une maison aux allées de Meilhan...

MERCÉDÈS

Où nous irions faire un pèlerinage.

MOREL

À nous deux, n'est-ce pas, madame ?...

Scène III

Les mêmes, Fernand.

FERNAND

Et pourquoi pas à nous trois ?... Dantès était de mes amis, vous le savez bien, madame.

MOREL

Monsieur le comte...

FERNAND

Bonjour, cher monsieur Morel !... Vous vous êtes souvenu de vos anciens amis, et c'est bien fait à vous... Passez-vous la soirée à l'hôtel ?

MOREL

Merci, monsieur le comte... Vous le voyez, j'étais venu...

FERNAND

Pour vous rendre à l'invitation de la comtesse ?... Merci... C'est moi qui l'ai priée de vous écrire... Souvent nous parlons du pauvre Dantès, et, en rentrant en France après une longue absence, j'espérais en apprendre quelque nouvelle...

MOREL

Monsieur le comte, madame me faisait l'honneur de me dire, au moment où vous êtes entré, qu'elle attendait du monde, et je la priais de m'excuser... Je pars demain.

FERNAND

C'est bien, monsieur Morel... Nous espérons, la comtesse et moi, pouvoir aller passer l'hiver dans les environs de Marseille... Vous permettrez que nous vous fassions une visite ?

MOREL

Ce sera un grand honneur pour moi... Monsieur le comte... madame la comtesse...

(Il salue et sort.)

Scène IV
Fernand, Mercédès.

FERNAND

Vous n'oublierez donc jamais cet homme, madame ?

MERCÉDÈS

Vous ai-je jamais fait la promesse de l'oublier, monsieur ?

FERNAND

Non, je le sais bien... Mais vous devriez, par respect pour le nom que vous portez, ne pas mettre les étrangers dans le secret de votre amour.

MERCÉDÈS

M. Morel n'est pas un étranger pour moi, monsieur... C'était le second père de celui...

FERNAND

Que vous aimiez... Dites le mot.

MERCÉDÈS

De celui que j'aimais, de celui que j'allais épouser... Rien n'était plus pur que cet amour, monsieur, et nul n'a le droit de me le reprocher... Je n'étais pas sa maîtresse, j'étais sa fiancée, j'étais presque sa femme, et j'ai porté son deuil comme eût fait une veuve.

FERNAND

Vous l'avez porté !... dites que vous le portez encore !

MERCÉDÈS

Dans mon cœur, oui, monsieur, toujours.

FERNAND

Eh ! madame, ne craignez-vous pas à la fin... ?

MERCÉDÈS

Pardon, monsieur, je crois que nous ne sommes plus seuls.

UN VALET, annonçant

M. de Villefort !

Scène V
Les mêmes, Villefort.

FERNAND

Ah ! venez donc !... Comtesse, voulez-vous me permettre de vous présenter M. de Villefort, que j'ai eu l'honneur de rencontrer chez madame de Nargonne ?...

VILLEFORT

Madame la comtesse...

FERNAND, à la comtesse

Pas un mot de Marseille, vous comprenez !

MERCÉDÈS

Monsieur, je suis fière de recevoir chez moi un homme d'une aussi haute réputation que l'est la vôtre, et cependant, vous eussiez pu me faire plus fière encore... Je cherche madame de Villefort, et je ne la vois point...

VILLEFORT

Oh ! madame, je n'eusse point osé...

FERNAND, à la comtesse

Vous savez que mademoiselle de Saint-Méran est morte et qu'il est remarié... N'allez donc pas confondre.

MERCÉDÈS

Oui, monsieur, je le sais.

VILLEFORT

Pardon, général, mais il me semble que j'ai rencontré, sous votre porte, une de nos anciennes connaissances de Marseille ?

FERNAND

Monsieur Morel ?

VILLEFORT

Justement !... Êtes-vous donc en affaires avec lui ?

FERNAND

J'ai quelques fonds placés dans sa maison... oui... Puis Marseille est le relais de la Grèce, et, vous le savez, j'ai fait trois ans la guerre en Épire... Vous connaissez ce Morel ?

VILLEFORT

C'est-à-dire que je l'ai connu quand j'habitais Marseille.

FERNAND

Je le crois bon... comme fortune ?...

VILLEFORT

M. Morel ?

Scène VI

Les mêmes, Danglars.

DANGLARS

Morel ?... Excellent ! et je voudrais avoir cinq cent mille francs chez lui.

FERNAND

Eh ! mon cher millionnaire, cela ne vous ferait pas beaucoup plus riche.

DANGLARS

Cela me ferait plus riche de cinq cent mille francs, et il n'y a pas de somme méprisable, si petite qu'elle soit... En quatorze ans, retenez bien cela, mon cher comte, les intérêts doublent le capital... Comtesse, vous êtes adorable ce soir.

FERNAND

Monsieur de Villefort, voulez-vous me permettre de vous présenter mon ami, M. le baron Danglars, un de nos plus hardis spéculateurs, pour qui la Bourse a eu vingt Austerlitz, sans avoir jamais eu un Waterloo !

VILLEFORT

Je vous fais mes compliments, monsieur.

DANGLARS

Et je les accepte, quoique je ne puisse pas vous les rendre ; vous avez une fortune, monsieur, qui peut se passer du flux de la hausse ou du reflux de la baisse... Oh ! je ne vous connais pas, c'est vrai ; mais je connais vos rentes.

Scène VII

Les mêmes, madame d'Istel.

MADAME D'ISTEL

Allons, vous voilà encore à parler argent... Oh ! quel homme insupportable vous faites, monsieur Danglars, et que je ne voudrais pas, pour la moitié du monde, être votre femme !

DANGLARS

Vous feriez cependant une belle affaire, madame ; car, si j'avais l'autre moitié, moi, je vous la donnerais pour être votre mari.

FERNAND

Allons, pas mal pour un banquier.

VILLEFORT

Vous venez sans madame de Nargonne ?

MADAME D'ISTEL

Madame de Nargonne n'a pas pu venir.

VILLEFORT

Lui serait-il arrivé quelque accident ?... Vous êtes pâle.

MADAME D'ISTEL, bas

Avez-vous votre voiture ?

VILLEFORT

Oui...

MADAME D'ISTEL, de même

Ordonnez à votre cocher de vous attendre.

MERCÉDÈS

M. de Villefort ne se retire pas encore, j'espère ?

MADAME D'ISTEL

Ne faites pas attention... M. de Villefort s'est mis à mes ordres, et j'use de sa complaisance. (Bas.) Éloignez ces messieurs, chère Mercédès ! j'ai besoin d'être seule un moment.

MERCÉDÈS

Ce salon est à vous, ma bonne Clémence, et je vais en fermer la porte.

MADAME D'ISTEL

Merci !

MERCÈDÈS

Voulez-vous me donner le bras pour rentrer dans les salons, monsieur Danglars ?

DANGLARS

Comment donc, madame !...

MERCÈDÈS, du salon voisin

Monsieur de Morcerf, je crois qu'il manque vingt-cinq louis là-bas à l'écarté.

(Elle s'éloigne avec Danglars et Fernand.)

Scène VIII

Madame d'Istel, Villefort.

MADAME D'ISTEL

Vous voici, monsieur ! Venez vite... Avez-vous votre voiture ?

VILLEFORT

Mon cocher était parti ; je ne lui avais donné l'ordre que pour deux heures du matin.

MADAME D'ISTEL

Ah ! mon Dieu !

VILLEFORT

Mais j'ai trouvé une espèce de remise qui stationnait devant la porte, et je l'ai retenue.

MADAME D'ISTEL

Cela vaut mieux.

VILLEFORT

Maintenant, dites-moi, qu'est-il arrivé ?

MADAME D'ISTEL

Vous ne devinez pas ?

VILLEFORT

Madame de Nargonne serait-elle souffrante ?

MADAME D'ISTEL

Madame de Nargonne est à votre petite maison d'Auteuil !...

VILLEFORT

Mais je croyais qu'elle ne devait y aller qu'au moment...

MADAME D'ISTEL

Eh bien, le moment est arrivé... Avant une heure, madame de Nargonne sera mère !

VILLEFORT

Eh quoi ! madame de Nargonne vous a dit... ?

MADAME D'ISTEL

Madame de Nargonne m'a dit que vous étiez le confident de toutes ses pensées ; qu'elle vous avait fait l'aveu de la position dans laquelle elle se trouvait ; qu'avec la délicatesse d'un homme du monde et le dévouement d'un ami, vous lui aviez offert cette petite maison d'Auteuil, que vous avez héritée de mademoiselle de Saint-Méran, et qui n'est gardée que par un vieux concierge. Voilà ce que m'a dit madame de Nargonne, pas autre chose. Rassurez-vous donc, monsieur ; vis-à-vis de moi, il n'y a qu'elle de compromise. Maintenant, madame de Nargonne réclame, au nom de l'amitié, la promesse que vous avez faite de ne pas l'abandonner ; elle me charge de vous prévenir qu'elle vous attend... Vous attendra-t-elle inutilement ?... Répondez, monsieur de Villefort !

VILLEFORT

Oh ! non, non !... Je vais, je pars... Mais vous ?...

MADAME D'ISTEL

Moi, je rentre dans les salons... Vous comprenez, il faut que j'excuse son absence.

VILLEFORT

Et moi, je cours à Auteuil !... (À part.) Oh ! quelle imprudence d'avoir été confier à cette femme...

Scène IX

Villefort, Bertuccio, sur le seuil de la porte.

VILLEFORT

Pardon, mon ami...

BERTUCCIO

Pardon, monsieur de Villefort.

VILLEFORT

Qui es-tu ?

BERTUCCIO

Je suis Gaetano Bertuccio, frère de Luigi Bertuccio, que tu as fait condamner à mort.

VILLEFORT

Que j'ai fait condamner à mort ?...

BERTUCCIO

Oui... Tu as oublié ; mais, moi, je me souviens.

VILLEFORT

Eh bien, que me veux-tu ?

BERTUCCIO

Je veux te dire que tu as tué mon frère.

VILLEFORT

Ce n'est pas moi, c'est la loi.

BERTUCCIO

N'importe !...

VILLEFORT

Ton frère était coupable.

BERTUCCIO

Mon frère n'était pas coupable... La vendetta avait été loyalement déclarée ; c'était à son ennemi de se garder.

VILLEFORT

Allons donc, mon ami, vous êtes fou !

BERTUCCIO

Je ne suis pas fou, je suis Corse !

VILLEFORT

Enfin, que me voulez-vous ?

BERTUCCIO

Vous vous rappelez que, pendant le procès, notre cousin, Israël Bertuccio, alla vous trouver ?...

VILLEFORT

Oui.

BERTUCCIO

Vous vous rappelez qu'il vous dit que celui dont vous demandiez la tête avait un frère ?...

VILLEFORT

Oui.

BERTUCCIO

Vous vous rappelez qu'il vous dit que, si cette tête tombait... ?

VILLEFORT

Oh ! des menaces ?...

BERTUCCIO

Je suis ce frère... Me voici de retour après deux ans d'absence... J'ai réclamé mon droit de vengeance, et je viens te dire : Gérard de Villefort, tu as fait condamner mon frère, Luigi Bertuccio, à la peine de mort. La vendetta est déclarée entre nous, garde-toi !

VILLEFORT

Misérable !

BERTUCCIO

Partout où je te trouverai, Gérard de Villefort, soit de jour, soit de nuit, soit de loin, soit de près... partout je te frapperai ! Garde-toi donc, car, en franchissant le seuil de cette porte, maintenant que tu es prévenu, maintenant que la vendetta est déclarée, tu m'appartiens !

(Il s'échappe par la fenêtre du rez-de-chaussée.)

Scène X

Villefort, madame d'Istel.

MADAME D'ISTEL

Eh bien, monsieur de Villefort, encore ici !

VILLEFORT

Je pars, madame, je pars !

NEUVIÈME TABLEAU

Le jardin d'Auteuil. – Un mur au fond ; un taillis à droite.

Scène unique

Bertuccio, sur le mur ; puis Villefort.

BERTUCCIO

Ils sont entrés ici... Bien ! la clef est en dedans, rien ne s'oppose à ma fuite. Deux heures... Examinons les localités... L'obscurité partout, excepté dans cette chambre... C'est là qu'ils sont... Ne dirait-on pas qu'on entend quelque chose comme des gémissements... Non, je me trompais... J'ai souvent entendu dire que celui qui tenait la nuit un poignard à la main croyait toujours entendre des cris dans l'air... Non, je me trompais, ce n'est rien... Ah ! que se passe-t-il ?... On vient... C'est un pas d'homme... C'est lui !... Il est armé, ce me semble... Que tient-il à la main ?... Une bêche... Que va-t-il faire ? Enterrer quelque trésor peut-être... Attendons... (Villefort entre, jette son manteau, creuse le sol, met une cassette dans le trou, et la recouvre de terre.) Je ne m'étais pas trompé... (Haut.) Gérard de Villefort, je suis Gaetano Bertuccio, qui t'a déclaré la vendetta ce soir... Tiens !... la mort pour mon frère !... ton trésor pour sa veuve !... Tiens ! (Il le frappe ; Villefort tombe en poussant un cri. – Ouvrant la cassette.) Un enfant !... mon Dieu ! un enfant !

(Il fuit en emportant la cassette.)

VILLEFORT, essayant de se relever

À l'aide !... au secours !...

(Il retombe.)

ACTE CINQUIÈME

DIXIÈME TABLEAU

Les deux cachots du château d'If, séparés par le gros mur que les prisonniers ont percé. – Tous deux sont, au lever du rideau, dans l'excavation pratiquée dans ce mur. – Au-dessus, une galerie sur laquelle se promène une sentinelle.

Scène première

Faria, Edmond.

FARIA

Eh bien ?...

EDMOND

Nous n'avons plus que l'épaisseur de la dalle. J'entends passer et repasser le soldat au-dessus de ma tête.

FARIA

Ainsi, en descellant encore une ou deux pierres... ?

EDMOND

La dalle tombe, et l'homme avec...

FARIA

Dantès, mon enfant, si vous pouvez ne pas tuer cet homme, ne le tuez pas...

EDMOND

Vous savez, ce qui est convenu sera exécuté... L'homme tombe, nous nous jetons sur lui, nous le bâillonons, nous le garrottons ; puis, tous deux, nous sortons par l'ouverture, nous nous précipitons à la mer, et nous gagnons la côte à la nage... Quelle heure est-il ?

FARIA

Minuit passé. Avons-nous le temps de fuir cette nuit ?

EDMOND

Sans doute.

FARIA

Si nous attendions à la nuit prochaine ?...

EDMOND

Non, non ; pas une heure, pas une seconde de plus dans cet odieux cachot ! Songez-y, quatorze ans de captivité !... quatorze ans !...

FARIA

C'est bien. Descellez les dernières pierres.

EDMOND

Et vous, préparez les cordes et le bâillon.

FARIA

J'y vais... (Il redescend dans son cachot.) Mon Dieu ! mon Dieu !

EDMOND, en haut

J'attends.

FARIA

Dantès ! Dantès !... Vite ! vite !... à moi !

EDMOND

Qu'y a-t-il ?

FARIA

À moi, Dantès !... à moi !...

EDMOND, redescendu
dans le cachot de Faria

Qu'avez-vous ?... mon Dieu, qu'avez-vous ?...

FARIA

Je suis perdu !

EDMOND

Vous ?

FARIA

Oui, oui !... Écoutez !... Je le sens, je le sens !...

EDMOND

Quoi ?

FARIA

Un mal terrible, mortel peut-être... un mal dont je fus déjà atteint une année avant mon incarcération. L'accès arrive, je le sens, je le sens !

EDMOND

Que faire ?... qu'ordonnez-vous ?

FARIA

Un remède, un seul... Levez le pied de mon lit ; ce pied est creux ; vous y trouverez un petit flacon de cristal à moitié plein d'une liqueur rouge ; prenez-le, prenez-le !...

EDMOND

Je le tiens.

FARIA

Écoutez, écoutez chaque parole, et devinez, si je ne puis achever... Voici le mal qui vient, je vais tomber en catalepsie... Peut-être paraîtrai-je mort et ne jetterai-je pas une plainte ; peut-être me tordrai-je en criant et en écumant ; en ce cas, tâchez qu'on n'entende pas mes cris ; étouffez-moi, s'il le faut.

EDMOND

Achevez ! achevez !

FARIA

Quand vous me verrez sans connaissance, ouvrez-moi les dents en me desserrant les mâchoires avec un couteau, et, par l'ouverture, laissez couler dans ma bouche huit ou dix gouttes de cette liqueur, et, alors, peut-être reviendrai-je.

EDMOND

Peut-être, dites-vous ?... Oh ! mon Dieu !

FARIA

Oh ! oh ! à moi ! à moi !... Je me meurs... Ah !

(Il tombe.)

EDMOND

Seigneur ! Seigneur ! ayez pitié de nous, mon Dieu ! Son pouls ne bat plus, son cœur est éteint... Que m'a-t-il dit ?... Ma tête se perd. Ah ! oui, ce flacon, le couteau, ses dents... Oh ! serrées, serrées comme s'il était mort ! Faria, mon père, oh ! reviens à toi, reviens !... c'est ton enfant qui t'appelle, celui qui te doit plus que la vie, mon maître bien-aimé !... Oh ! rien ! rien !... Mon Dieu ! mon Dieu ! un miracle ! j'ai assez souffert et souffert assez innocemment pour vous demander un miracle !... Ô mon Dieu ! mon Dieu ! rendez-le à la vie, je vous en conjure, ô mon Dieu !... Oh ! oh ! je ne me trompe pas, le pouls recommence à

battre... Le cœur... il bat, il bat aussi !... Faria ! Faria ! mon père !... ouvre les yeux, regarde-moi... Il me regarde... Oh ! sauvé, sauvé !...

FARIA

Dantès !...

EDMOND

Oui, oui, Dantès... Edmond... votre ami...

FARIA

Près de moi !

EDMOND

Sans doute.

FARIA

Ah ! je ne croyais plus vous revoir...

EDMOND

Vous croyiez mourir ?...

FARIA

Je croyais, vous qui étiez si pressé de fuir tout à l'heure, que, pendant mon évanouissement...

EDMOND

Taisez-vous !... taisez-vous !

FARIA

Je m'étais trompé, je le vois bien... Oh ! je suis bien faible, bien anéanti...

EDMOND

Courage ! vos forces reviendront.

FARIA

Non... La dernière fois, l'accès dura quelques secondes à peine... Voyez, je ne puis ni remuer la jambe gauche ni lever le bras gauche... Ce bras est paralysé ; soulevez-le vous-même, et voyez ce qu'il pèse.

EDMOND

Eh bien, nous attendrons huit jours, un mois, deux mois, s'il le faut... Dans cet intervalle, vos forces reviendront. Tout est préparé pour notre fuite, nous avons la liberté d'en choisir l'heure et le moment. Le jour où vous vous sentirez assez de force pour

nager, eh bien, ce jour-là, nous mettrons notre projet à exécution... et, s'il le faut, je vous prendrai sur mes épaules et vous soutiendrai en nageant.

FARIA

Enfant ! chargé d'un pareil fardeau, vous ne feriez pas cinquante brasses dans la mer... Non, non, ne vous abusez point par des chimères, Edmond... Je resterai ici jusqu'à l'heure de ma délivrance... et ma délivrance, c'est la mort...

EDMOND

Oh ! mon Dieu !...

FARIA

Mais que cela ne vous arrête point, Edmond... Fuyez, vous !... Vous êtes fort, jeune et adroit... Edmond, mon enfant, fuis... Je te rends ta parole.

EDMOND

C'est bien ! moi aussi, je resterai, alors !...

FARIA

Edmond, tu es fou.

EDMOND

Par le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ, je jure de ne vous quitter qu'à votre mort...

FARIA

Eh bien, j'accepte... Merci, mon fils... Ton dévouement ne sera pas long, je l'espère... et peut-être sera-t-il récompensé.

EDMOND

Que voulez-vous dire ?

FARIA

Dantès, regarde !

EDMOND

Qu'est ceci ?

FARIA

Regarde bien.

EDMOND

Je regarde de tous mes yeux, et ne vois qu'un papier à demi brûlé, sur lequel sont tracés des caractères gothiques avec une

encre singulière.

FARIA

Ce papier, mon ami... et maintenant je puis tout vous avouer, puisque je vous ai éprouvé... ce papier, c'est mon trésor, qui, à compter d'aujourd'hui, vous appartient.

EDMOND

Votre trésor ?

FARIA

Oui.

EDMOND, à part

Oh ! mon Dieu ! voilà sa folie qui lui revient...

FARIA

Dantès, vous êtes un noble cœur, et je comprends, à votre pâleur et à votre frisson, ce qui se passe en vous en ce moment... Non, mon ami, non, soyez tranquille, je ne suis pas fou ! Non... ce trésor existe, Dantès, et, s'il ne m'a pas été donné de le posséder, vous le posséderez, vous... Personne n'a voulu m'écouter ni me croire, parce que l'on me jugeait fou ; mais, vous qui devez savoir mieux que personne que je ne le suis pas, écoutez-moi, et ensuite vous me croirez si vous voulez !... Mais, d'abord, lisez, mon ami, lisez...

EDMOND

Je ne vois là que des signes tronqués, des mots sans suite, des caractères interrompus par l'action du feu, et qui restent inintelligibles.

FARIA

Pour vous, mon ami, qui les lisez pour la première fois, mais non pas pour moi qui ai pâli dessus pendant bien des nuits, qui ai reconstruit chaque phrase, complété chaque pensée... Écoutez... Je vous ai, une fois, en parlant de Rome, raconté l'histoire d'Alexandre VI et de César Borgia ?...

EDMOND

Oui.

FARIA

Je vous ai dit ces empoisonnements étranges à l'aide desquels

ils héritaient des cardinaux qui mouraient autour d’eux... Eh bien, un jour, ils résolurent d’hériter du cardinal Spada, l’un des plus riches cardinaux de Rome. Ils lui envoyèrent un messenger pour l’inviter à dîner dans leur vigne. Il en était de ces invitations comme de celles que Néron envoyait par un prétorien : il n’y avait pas moyen de s’y soustraire... Le cardinal répondit qu’il acceptait, et demanda seulement la permission de passer dans une chambre à côté pour y prendre son bréviaire. Dix minutes après, il sortit, son bréviaire sous le bras. À trois heures de l’après-midi, il mourait entre les bras du médecin du pape, sans avoir eu le temps de dire à son valet de chambre autre chose que ces mots : « Remettez ce bréviaire à mon neveu... » Quand le valet de chambre rentra avec son bréviaire, il trouva le neveu expirant. Les Borgia avaient fait les choses en grand. Cependant, contre l’attente du pape, on eut beau chercher dans les palais, dans les caves, dans les vignes du cardinal Spada, on ne trouva, sauf quelques milliers d’écus, sauf quelques bijoux d’un prix médiocre, aucune trace de cette immense fortune que tout le monde connaissait au défunt. Comme le cardinal n’avait d’autre héritier que son neveu, tout fut vendu à l’encan... le bréviaire comme le reste. J’étais grand collectionneur de livres, vous le savez, mon cher Edmond ; j’appris que ce bréviaire historique, qui, depuis trois cents ans, voyageait de bibliothèque en bibliothèque, était à vendre, et je l’achetai...

EDMOND

Mon Dieu ! mon Dieu !... vous pâlissez...

FARIA

Donne-moi le reste du flacon...

EDMOND

Faria, mon père...

FARIA

Un jour que j’étais fatigué, je m’endormis dans mon cabinet de travail, vers quatre heures, et ne me réveillai qu’à la nuit... Il faisait trop sombre pour que je pusse continuer à écrire sans

lumière... Il restait du feu dans l'âtre, j'avais une bougie devant moi, je cherchai quelque papier pour allumer ma bougie, et, craignant de prendre un papier précieux, je me souvins d'avoir vu, dans le fameux bréviaire, un vieux papier tout jauni par le haut, qui avait l'air d'un signet, et qui avait traversé les siècles, protégé par la vénération ou l'insouciance des acheteurs. Je cherchai, en tâtonnant, cette feuille inutile, je la trouvai, je la tordis, et, la présentant à la flamme mourante, je l'allumai... Mais, sous mes doigts, comme par magie, à mesure que le feu montait, je vis des caractères jaunâtres sortir du papier blanc et apparaître sur la feuille... Alors, je compris qu'il y avait quelque mystère caché là-dessous ; j'étouffai le feu, j'allumai directement la bougie au foyer, je rouvris avec une indicible émotion la lettre froissée ; je reconnus qu'une encre sympathique avait tracé ces lettres, apparentes seulement au contact d'une vive chaleur. Un peu plus du tiers avait été consumé par les flammes ; je lus ce qui en restait, et je fus convaincu d'une chose, c'est qu'après trois siècles, je venais de retrouver le vrai, le seul, l'unique testament du cardinal !

EDMOND

Grand Dieu !... mais illisible, mais inutile, incomplet, puisqu'il n'y a que la moitié des lignes.

FARIA

Oui, oui... Mais, à force de travail, j'ai recomposé ce qui manque... Voyez, voyez ! approchez ce papier de l'autre, ils s'adaptent ensemble, et lisez, lisez, Dantès !

Ce jourd'hui, 25 avril 1498, ayant été invité à diner par Alexandre VI, et craignant que non content de m'avoir fait payer ma charge, il ne veuille hériter de moi et ne me réserve le sort des cardinaux Caprara et Bentivoglio, morts empoisonnés, je déclare à mon neveu Guido Spada, mon légataire universel, que j'ai enfoui dans un endroit qu'il connaît pour l'avoir visité avec moi, c'est-à-dire dans les grottes de la petite île de Monte-Cristo, tout ce que je possédais de lingots, d'or monnayé, pierreries, diamants, bijoux; que seul je connais l'existence de ce trésor, qui peut monter à cinq millions d'écus romains, et qu'il trouvera, ayant levé la vingtième partie de la petite crique de l'est, en droite ligne, lequel trésor je lui lègue en toute propriété, comme mon seul héritier.

Sare Spada.

EDMOND

Mon Dieu !... mon Dieu !... serait-ce vrai ?... Mais comment n'avez-vous pas tenté pour vous-même... ?

FARIA

J'allais m'embarquer à Livourne pour l'île de Monte-Cristo, lorsque je fus arrêté comme auteur du grand ouvrage de la royauté en Italie, conduit à Fenestrelle, et, de Fenestrelle, au château d'If... Ainsi, aie confiance, Dantès ! car une voix me dit que ce que je n'ai pu faire, tu le feras !... Vrai comme je vais mourir, vrai comme je meurs... Adieu, Dantès !

(Il tombe.)

EDMOND

Mon père ! mon père !... Ah ! plus rien dans le flacon !... Faria !... mon père !... Au secours !... au secours !...

FARIA, recueillant ses forces

Silence !...

(Il expire.)

EDMOND

Oh ! c'est vrai !... Mon Dieu ! auraient-ils entendu ?... Des pas !... on vient !... Ces papiers !...

Scène II

Faria, couché ; le geôlier, Edmond, caché.

LE GEÔLIER

Je ne me trompais pas, c'était le vieux qui avait appelé... Hé ! l'ami, que fais-tu donc là à terre ?... Mort !... (Il appelle.) Baptiste ! Baptiste !...

DEUXIÈME GEÔLIER

Quoi ?

PREMIER GEÔLIER

Viens donc ici !

DEUXIÈME GEÔLIER

Tiens ! il me semblait aussi avoir entendu appeler.

PREMIER GEÔLIER

Au secours, n'est-ce pas ?

DEUXIÈME GEÔLIER

Oui.

PREMIER GEÔLIER

C'est un coup d'apoplexie... Remettons-le sur son lit.

DEUXIÈME GEÔLIER

Le fou est allé rejoindre ses trésors... Bon voyage !

PREMIER GEÔLIER

Pauvre diable ! avec tous ses millions, il n'aura pas de quoi payer son linceul.

DEUXIÈME GEÔLIER

Oh ! les linceuls du château d'If ne coûtent pas cher.

PREMIER GEÔLIER

Tu ne sais pas ; comme c'est un savant, peut-être fera-t-on des frais pour lui.

DEUXIÈME GEÔLIER

Alors, il aura les honneurs du sac.

PREMIER GEÔLIER

Allons, allons, il ne s'agit pas de cela, il s'agit de prévenir le gouverneur.

DEUXIÈME GEÔLIER

Viens, en ce cas... Oh ! tu n'as pas besoin de fermer la porte, il ne se sauvera pas.

PREMIER GEÔLIER

Eh ! qui sait ?... Ces diables de prisonniers, ils sont si malins !... Il n'aurait qu'à faire le mort !...

DEUXIÈME GEÔLIER

Tu as raison, ferme.

Scène III

Faria, mort ; Edmond ; puis le gouverneur,
le médecin, la sentinelle, sur la galerie.

EDMOND

S'ils l'avaient laissée ouverte cependant !... Mais non, non, fermée !... Allons, je n'ai plus qu'une ressource... la galerie... Dors en paix, sainte victime de la méchanceté des hommes !... Maintenant, je vais essayer de faire à moi seul ce que nous devons faire à nous deux... Adieu, Faria !... adieu, mon père !...

(Il remonte dans l'excavation.)

LA SENTINELLE

Qui vive ?...

LE GOUVERNEUR

Ronde major !

LA SENTINELLE

Pardon, monsieur le gouverneur.

LE GOUVERNEUR

Qu'y a-t-il, mon ami ?

LA SENTINELLE

Un mot, s'il vous plaît !

LE GOUVERNEUR

Allez, docteur, allez avec les geôliers... Je vous rejoins... (À la sentinelle.) Qu'y a-t-il, mon ami ?

LA SENTINELLE

Pardon, monsieur le gouverneur, mais nous sommes de garde toutes les vingt-quatre heures, comme vous savez...

LE GOUVERNEUR

Oui.

LA SENTINELLE

Eh bien, il y a vingt-quatre heures, je montais donc ma garde ici, à la même place...

LE GOUVERNEUR

Bien.

LA SENTINELLE

Je marchais comme je marche... Mais, hier, voyez-vous, ça ne sonnait pas le creux sous mes pieds...

LE GOUVERNEUR

Où cela ?

LA SENTINELLE

Ici... Tenez !...

(Il frappe la dalle avec la crosse de son fusil.)

EDMOND

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !... mon dernier espoir !...

LE GOUVERNEUR

En effet.

LA SENTINELLE

Entendez-vous ?

LE GOUVERNEUR

Parfaitement.

LA SENTINELLE

Est-ce qu'il y a une cave là-dessous ?

LE GOUVERNEUR

Non, il y a des cachots... Ton fusil est-il chargé ?

LA SENTINELLE

Oui, mon commandant.

LE GOUVERNEUR

Je vais t'envoyer deux autres hommes, et, au jour, nous verrons.

EDMOND

Je suis maudit !...

(Les deux geôliers sont entrés avec le médecin.)

Scène IV

Le médecin, le gouverneur, entrant ; Faria, mort ;
Edmond, caché.

LE DOCTEUR

Ah ! c'est le fou furieux ?

DEUXIÈME GEÔLIER

Fou furieux ?... Oh ! non, monsieur le docteur ! Là, je puis en répondre, moi, je l'ai toujours trouvé l'homme le plus doux de la terre... Souvent il me racontait des histoires... et, un jour que ma femme était malade, il l'a guérie.

LE DOCTEUR

J'ignorais que j'eusse affaire à un confrère... J'espère, monsieur le gouverneur, que vous le traiterez en conséquence.

LE GOUVERNEUR

Oh ! soyez tranquille... Ainsi, il est mort ?

LE DOCTEUR

Oui, d'une attaque d'apoplexie.

LE GOUVERNEUR, au geôlier

Je vous avais dit de vous munir d'un sac ?

LE GEÔLIER

Et j'ai accompli vos ordres, monsieur le gouverneur... Voilà.

LE GOUVERNEUR

Faisons tout de suite.

LE DOCTEUR

Vous êtes bien pressé de vous débarrasser de ce pauvre mort, monsieur le gouverneur ?

LE GOUVERNEUR

Ce n'est pas cela précisément ; c'est que la sentinelle qui se promène dans la galerie, au-dessus de nos têtes, vient de faire une observation que je désire vérifier, et, pour cela, il faut que le cachot soit vide... Vous êtes sûr qu'il est bien mort, n'est-ce pas ?

LE DOCTEUR

Très-sûr.

LE GOUVERNEUR

Alors, un peu plus tôt, un peu plus tard...

LE DOCTEUR

Au fait...

LE GOUVERNEUR

Que dans un quart d'heure tout soit fini. (Aux geôliers.) Vous entendez, vous autres ?...

EDMOND

Si, en passant devant mon cachot, ils allaient l'ouvrir !...

(Il retourne précipitamment à son cachot.)

UN GEÔLIER, dans le cachot de Faria.

As-tu une corde, toi ?

DEUXIÈME GEÔLIER

Non.

PREMIER GEÔLIER

Eh bien, je vais chercher la corde... Va préparer le boulet !

DEUXIÈME GEÔLIER

Allons...

LE GOUVERNEUR, à la porte du cachot d'Edmond

Dormez-vous ?...

EDMOND

Que me veut-on ?

LE GOUVERNEUR

Rien... Vous prévenir seulement que votre voisin est mort... Vous aviez demandé autrefois un changement de cachot, peut-être pourra-t-on faire ce que vous désirez...

EDMOND

Merci !... Ils s'éloignent... et de ce côté plus personne... (Il retourne dans le cachot de Faria, il regarde le mort.) Parti seul !... Me voilà redevenu seul... seul en face du néant ; plus même la vue, plus même la voix du seul être humain qui m'attachât à la terre ! Si je pouvais mourir, j'irais où il va, et je le retrouverais... Mais comment mourir ?... C'est bien facile, je n'ai qu'à rester ici, je

me jetterai sur le premier qui va entrer, je l'étranglerai, et l'on me guillotinerà... C'est ce que j'ai de mieux à faire, puisque toute fuite est impossible maintenant... Oh ! non, ce n'est pas la peine d'avoir tant lutté, d'avoir tant souffert, j'irai jusqu'au bout... Non, je veux vivre, je veux lutter, je veux sortir d'ici un jour, fût-ce dans dix ans ! J'ai mes bourreaux à punir, et peut-être aussi, qui sait ? mes amis à récompenser... Mais on va m'oublier ici, et je ne sortirai de mon cachot que comme Faria !... Oh ! qui m'envoie cette pensée ? Est-ce vous, mon Dieu ?... Puisqu'il n'y a que les morts qui sortent librement d'ici, prenons la place des morts. Oui, oui, c'est une inspiration céleste ! Ce couteau... bien ! Si les geôliers s'aperçoivent qu'ils portent un vivant au lieu d'un mort, j'ouvre le sac du haut jusqu'en bas, je profite de leur terreur, et je m'échappe... S'ils veulent m'arrêter, j'ai ce couteau... S'ils me conduisent jusqu'au cimetière et me déposent dans une fosse, je me laisse couvrir de terre, puis je m'ouvre un passage à travers cette terre fraîche, et je m'enfuis... Si je me trompe, si la terre est trop pesante, je meurs étouffé... Tant mieux ! tout est fini ! (Il va mettre Faria dans son lit.) S'ils entrent ici, ils croiront que c'est moi qui dors ; les voilà qui reviennent... Aurai-je le temps ?

PREMIER GEÔLIER, dans le cachot d'Edmond

Tenez, puisque vous êtes éveillé, pour ne pas vous déranger, on vous apporte votre déjeuner tout de suite.

DEUXIÈME GEÔLIER

Eh bien, il ne répond pas, ton prisonnier...

PREMIER GEÔLIER

Ne m'en parle pas, c'est un maniaque, celui-ci... Il dort les trois quarts du temps...

DEUXIÈME GEÔLIER

Qui dort dîne... Allons, viens !

PREMIER GEÔLIER

Attends, prête-moi ta lanterne... Oh ! il dort, il n'y a rien à dire...

(Pendant ce temps, Edmond s'est enfermé dans le sac.)

EDMOND

Protégez-moi, mon Dieu !...

PREMIER GEÔLIER, dans le cachot de Faria

Attends...

(Il lie le sac.)

DEUXIÈME GEÔLIER

C'est qu'il est encore lourd pour un vieillard si maigre...

PREMIER GEÔLIER

Dame, on dit que chaque année ajoute une demi-livre au poids
des os...

DEUXIÈME GEÔLIER

Il me semble plus grand que de son vivant...

PREMIER GEÔLIER

Tu sais bien que l'on grandit en mourant.

DEUXIÈME GEÔLIER

As-tu fait ton nœud ?

PREMIER GEÔLIER

Oui... Et toi ?

DEUXIÈME GEÔLIER

Ce serait bien bête, de nous charger d'un poids inutile... J'at-
tacherai la chose là-haut...

PREMIER GEÔLIER

Y es-tu ?...

DEUXIÈME GEÔLIER

Oui !

(Ils enlèvent le sac.)

ONZIÈME TABLEAU

*La plate-forme du château d'If ; à l'entour,
les rochers et la mer. – La nuit est sombre.*

Scène unique

Les deux géôliers, portant Edmond.

PREMIER GEÔLIER

Allons !

(Ils traversent la galerie et gravissent lentement les rochers.)

DEUXIÈME GEÔLIER

Attends... C'est ici.

PREMIER GEÔLIER

Ici, quoi ?...

DEUXIÈME GEÔLIER

Que j'ai mis le boulet.

PREMIER GEÔLIER

L'as-tu ?

DEUXIÈME GEÔLIER

Oui.

PREMIER GEÔLIER

Bien !

DEUXIÈME GEÔLIER

Est-ce fait ?...

PREMIER GEÔLIER

Il n'a rien perdu pour attendre... Un boulet de trente-six, comme à un capitaine !

DEUXIÈME GEÔLIER

En ce cas, en route !

PREMIER GEÔLIER

Mauvais temps ! Il ne fera pas bon en mer, cette nuit...

DEUXIÈME GEÔLIER

Oui... Le pauvre vieux court grand risque d'être mouillé.

PREMIER GEÔLIER

Bon ! nous voilà arrivés.

DEUXIÈME GEÔLIER

Plus loin, plus loin... Tu sais bien que le dernier est resté en route, brisé sur le rocher... et que le gouverneur nous a dit, le lendemain, que nous étions des fainéants...

PREMIER GEÔLIER

Ici, est-ce bien ?

DEUXIÈME GEÔLIER

Oui.

PREMIER GEÔLIER, balançant le corps

Une !

DEUXIÈME GEÔLIER

Deux !

ENSEMBLE

Trois !

(Ils lancent le corps, qui disparaît. – On entend un grand cri
qu'étouffent le vent et le bruit des flots.)

EDMOND, paraissant sur un rocher

Sauvé !... mon Dieu ! sauvé !...

DISTRIBUTION

Edmond Dantès	M. Mélingue
Danglars	M. Chéri
Dantès père	M. Cullier
Morel, armateur	M. Saint-Léon
Pénélon, contre-maître	M. Barré
Caderousse, tailleur	M. Boutin
Villefort	M. Lacressonnière
Noirtier, père de Villefort	M. Dupuis
Fernand Mondego	M. Georges
Faria	M. Bonnet
Antoine, geôlier	M. Charles
De Bavière, inspecteur des prisons	M. Beaulieu
Le gouverneur	M. Peupin
Bertuccio	M. Crette
Un agent	M. Lefèvre
Baptiste	M. Alexandre
Un chef de douane	M. Paul
Un matelot	M. Désiré
Pamphile, aubergiste	M. Liémance
Germain	M. Fleury
Mercédès	M ^{me} Lacressonnière
La Carconte	M ^{me} Person
Gringole, matelot	M ^{me} Hortense Jouve
Renée de Saint-Géran, femme de Villefort	M ^{me} Maillet
Madame d'Istel	M ^{me} Deval
Madame Morel	M ^{me} Fontenay
Une femme de chambre	M ^{me} Betzy